



## **La Bibliotheque Des Predicateurs**

Qui Contient Les Principaux Sujets De La Morale Chrétienne, Mis par ordre  
alphabétique

J - O

**Houdry, Vincent**

**Lyon, 1717**

Mort. De la mort en general, pensée de la mort, certitude de la mort;  
incertitude, en quel temps, & en quel état nous mourrons, & l'etat dans  
lequel la mort nous réduit, &c.

---

[urn:nbn:de:hbz:466:1-75872](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-75872)

point de sages précautions pour s'en garantir; on va respirer cet air contagieux dans les endroits mêmes où il est le plus infecté par le concours des personnes qui en sont pleines, & l'on ne craint point d'éprouver les funestes effets de la contagion; on ne se souvient point de cette parole du Sage: Celui qui a communication avec le superbe, participe à son orgueil: *Superbo qui communicaverit, induet superbiam.* De là vient que Saint Paul exhorte les Thessaloniciens à n'avoir aucun commerce avec ceux qui menoient une vie contraire à l'Évangile. Et le même Apôtre écrivant aux Corinthiens, leur défend même de manger avec ceux qui auront été corrompus par l'avarice, l'impureté, ou quelque autre vice.

*Les mêmes.*

Eccli. 13.

D'où viennent les desordres qui sont dans le monde.

D'où viennent les coutumes & les maximes du monde, sinon d'une raison aveuglée, & opposée à l'Évangile, d'une tradition profane? de sorte qu'il est impossible d'être fidèle à Dieu, quand on veut être complaisant au monde, & que toujours partagé entre les commandemens opposés de ces deux maîtres contraires, on se trouve souvent réduit à la nécessité de trahir l'un pour s'accommoder à l'autre. Les mondains sont dans une agitation continuelle & violente, causée par le tumulte des passions qui regnent dans leur cœur; c'est pour cela, dit Saint Ambroise, que le monde est comparé à la mer, dont les vagues émuës par les vents, causent les tempêtes. Or comme le vaisseau agité par ces vagues qui s'entrechoquent, se brise contre le premier écueil; ainsi l'ame des mondains pouffée avec violence par des mouvemens déréglés auxquels ils se livrent, se perd à la première occasion du péché qui se présente, & y fait un malheureux naufrage. Ainsi quelle apparence de conserver la paix dans ce tumulte; de voir la route que l'on doit tenir dans cette effroyable Babylone; & d'entendre la voix intérieure de la grace dans le bruit des passions? Toutes les impressions salutaires que les mouvemens du ciel laissent dans une ame, n'y sont-elles pas effacées par les scandales dont le monde est plein? *Les mêmes.*

Sur le même sujet.

La corruption du siècle ne fait point d'autre impression sur l'esprit des justes & des par-

faits, que celle de la tristesse; & la charité qu'ils ont pour le prochain, les jette dans la défaillance à la vue de ceux qui violent les loix de Dieu: *Defectio tenuit me pro peccatoribus derelinquentibus legem tuam.* Mais pendant que ceux-là gemissent en secret de l'égarément de leurs freres, il y en a une infinité d'autres qui se laissent entraîner par leur mauvais exemple; car se voyant environnés d'hommes ou abîmés dans la volupté, ou corrompus par l'intérêt, ou passionnés pour les richesses, ou aveuglés par l'ambition, ils s'abandonnent au torrent qui les emporte. De là vient que les naturels les plus excellens n'ont pas plutôt respiré l'air corrompu du monde, qu'ils en sont infectés; c'est en vain qu'on leur donne des principes de probité & de vertu dans leur éducation; comme ils ne trouvent dans le monde qu'impudicité, que libertinage, que trahisons, qu'impudicités, qu'injustice, que débauches: ces legeres impressions de vertu sont bientôt effacées par d'autres qui leur succèdent: il ne faut donc pas s'étonner s'ils renoncent promptement à des maximes qu'ils ne voyent presque suivies de personne; s'ils embrassent avec joie le prétexte qui se présente de suivre les voyes corrompues, ou le penchant d'une jeunesse aveugle qui les entraîne. *Les mêmes, dans la Dominicale sur le second Dimanche de l'Avent.*

Ps. 118.

Vous sçavez, Chrétiens, par une malheureuse expérience, la difficulté qu'il y a de faire son salut au milieu du monde, où tout conspire à nous perdre, & où par l'exemple du crime toujours présent à nos yeux, les ames qui en ont le plus d'horreur, s'accoutument insensiblement à le commettre. C'est cette reflexion qui peupla les deserts d'Anachoretés dans les premiers siècles du Christianisme; mais le nombre s'en augmenta, sur-tout lors que la violence des persecutions cessée, fit craindre aux Chrétiens une paix plus funeste à leur innocence, que toutes les rages des bourreaux: appréhendant que leur ferveur ne se ralentît dans le commerce d'un siècle, où l'iniquité abonde, ils eurent recours à la retraite. *Essais pour la Dominicale, premier Dimanche de Carême.*

La difficulté de se sauver dans le monde obligea autrefois les Chrétiens de se retirer dans les deserts.

# M O R T.

DE LA MORT EN GENERAL; PENSÉE DE LA MORT; certitude de la mort; incertitude en quel temps, & en quel état nous mourrons, & l'état dans lequel la mort nous réduit, &c.

## AVERTISSEMENT.

Cette matiere est si ample, & l'on peut faire tant de discours differens sur la mort, que ne pouvant reduire sous un seul titre ce qu'on peut dire sur ce sujet, j'ai jugé à propos d'en faire deux, & de me contenter dans le premier de recueillir ce qui convient à la mort en general; sçavoir, sa nécessité, son incertitude pour ce qui regarde le temps, le genre, la maniere, la crainte que nous en devons naturellement concevoir, les biens dont elle nous prive, & le changement qu'elle apporte dans nos idées, dans nos desseins, dans nos affaires, & dans nos personnes, & enfin l'état où elle réduit nos corps dans le tombeau. Dans le titre suivant, nous ramasserons ce que les bons Auteurs disent de la bonne & mauvaise mort; de la pensée, du souvenir, & de l'oubli de la mort; de la préparation qu'on doit apporter à ce dernier & fatal moment, d'où dépend l'éternité bienheureuse ou malheureuse.

Il faut remarquer que bien que dans ce premier titre nous ne parlions que de la mort en general, c'est-à-dire, de ce qui peut arriver à tous les hommes, nous n'en parlerons néan-

moins pas en Philosophes, & seulement en speculation; mais de la maniere qu'en doivent parler les Prédicateurs, avec les reflexions morales, propres à instruire, & à édifier des Auditeurs Chrétiens.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers Deseins & Plans de Discours sur ce sujet.

I. **L**E dessein de ce discours est de faire voir comme la mort nous desabuse, & corrige les illusions de cette vie, qui sont particulièrement trois. La premiere, est sur la vie même, que nous nous imaginons ne devoir jamais finir, & nous nous figurons une éternité chimerique; mais la mort nous apprend qu'il faut mourir tôt ou tard. La seconde, est sur les biens de cette vie, auxquels nous sommes attachés, & la mort nous apprend qu'ils sont peu de choses, & que quand même ils seroient plus considerables, il les faudra nécessairement quitter quelque jour. La troisième illusion nous regarde nous-mêmes: nous nous imaginons être quelque chose, & la mort nous fait connoître ce que nous sommes.

La premiere de ces illusions est sur la vie même. Nous ne pouvons pas nous persuader à la verité que nous ne mourrons point, la foi, la raison, l'experience nous ayant assez convaincus du contraire; mais nous éloignons la mort tant que nous pouvons; nous croyons que nous ne mourrons pas en cette journée, en cette semaine, en cette année, & ainsi nous nous figurons une espece d'éternité. Mais la pensée de la mort doit dissiper cette illusion & cet enchantement; puisque la mort nous peut surprendre à tout moment, qu'il n'y a rien de plus incertain que l'heure & le genre de notre mort; que l'exemple de mille personnes que nous voyons mourir lorsqu'ils y pensent le moins, nous avertit que nous pouvons avoir le même sort, & que nous sommes exposés aux mêmes accidens; & enfin que la verité même nous enseigne que nous devons toujours nous tenir prêts, parce que nous ne savons pas quand le jour du Seigneur arrivera. On peut faire voir que personne n'a moins de sujet d'esperer une longue vie, que ceux qui la passent dans le déreglement; & qui pensent le moins à la mort. De là on peut tirer plusieurs belles conséquences, comme seroit, plus nous differons de penser à la mort, moins nous serons disposés à bien mourir. Que nous passerons toute notre vie dans une continuelle illusion, dont nous ne serons détrompez qu'à la mort; que les charmes de la vie présente nous priveront du bonheur que Dieu nous avoit préparé dans l'autre, & qu'oubliant que ce monde n'est pas notre demeure, nous ne penserons point à en établir une éternelle dans le Ciel.

La seconde illusion est celle que nous causent les biens de ce monde. En effet, à considerer le monde par ce dehors brillant, il a des charmes qui ne sont que trop capables de nous seduire; cet éclat extérieur qui nous environne; cette puissance qui fait plier tout le monde sous nos volontés; l'honneur qu'on nous rend, les richesses qu'on possède, les plaisirs dont on jouit, tout cela nous enchante & nous seduit tellement, qu'il y a peu de personnes qui ne s'y laissent prendre: mais le moyen de se prémunir contre cette illusion si generale, c'est d'emprunter les lumieres & les veritez de la mort. Demandez à cet ambitieux

qui s'est élevé si haut par ses intrigues, quel sentiment il a au lit de la mort, de ces honneurs, de ces charges où il est parvenu par tant de travaux, & de ce rang si distingué, pour lequel il s'est donné tant de mouvemens. Hélas! tout cela disparoit, quand il faut aller paroître devant Dieu. Quelle estime fait-il de ses richesses, qui ne peuvent le garantir de la mort, & qui ne peuvent lui être d'aucun usage dans l'autre vie! Il commence à reconnoître son aveuglement à la mort, & à être détrompé; encore trop heureux si cette illusion n'avoit point de suites plus fâcheuses.

La troisième illusion est celle de l'homme même dans cette vie, lorsque se mesurant par les dehors, par l'éclat de sa fortune, de sa naissance, ou de ses belles qualitez, il s'imagine être quelque chose. Or c'est cette illusion, ou pour mieux dire, cette imposture qu'il faut dissiper par la pensée & la consideration de la mort. Car 1°. on separera cet homme de ce luxe, de cette pompe, & de tout ce qui l'environne, & alors il se trouvera nud, & tout seul. O Dieu! quel changement! quand on le dépouillera de tout, & qu'on ne lui laissera, de tout ce qu'il possédoit, qu'un suaire, qu'une bière, & cinq ou six pieds de terre. 2°. Il sera privé de vie, & de mouvement; ses yeux seront enfevelis dans une éternelle nuit; cette bouche sera fermée pour ne s'ouvrir jamais plus; cette langue si éloquente, qui ravissoit toutes les compagnies, demeurera muette. 3°. Ce corps sera rongé des vers, & deviendra un spectacle d'horreur, parce que devenu une masse de pourriture, il sera si affreux, que personne n'auroit le courage de le regarder. De plus, que deviendra cette adresse, ce bel esprit, cette science, & ce grand genie capable de tout, cette penetration, & tout le reste, qui enfle le cœur de cet homme, & fait qu'il ne se regarde plus sur le niveau des autres hommes! S'il avoit la pensée de la mort imprimée bien avant dans l'esprit, ne se desabuseroit-il pas de cette haute idée qu'il a de lui-même? &c.

Il y a dans la mort quelque chose de certain, quelque chose d'incertain, & quelque chose de certain & d'incertain tout à la fois. Ce qu'il y a de certain, c'est que nous mourrons infailliblement. Ce qu'il y a d'incertain, c'est le lieu, le temps, & la maniere dont nous mourrons. Ce qu'il y a de certain & d'incertain tout à la fois, c'est l'état où nous nous trouverons à la mort. De ces trois veritez qui feront le parrage d'un discours, nous pouvons tirer des conclusions, & des instructions salutaires.

1°. Nous mourrons; c'est ce qui est certain, & il n'y a rien qu'on puisse moins invoquer en doute. Les Patriarches qui ont vécu plusieurs siècles, sont morts enfin; les Rois & les plus puissans Monarques ont été soumis à cette loi, après avoir donné des loix à tant de peuples; les hommes les plus robustes, & de la santé la plus parfaite, n'ont pu éviter la mort: nous mourrons donc comme eux; mais que veut dire cela, nous mour-

rons?

I I.

rons ? c'est-à-dire, que notre corps sera mis dans un cercueil, rongé des vers, & réduit en poussière ; & pour l'ame elle ira dans un pais inconnu ; & sera présentée au jugement de Dieu, &c. Quelles reflexions pouvons-nous faire là-dessus ? Les impies & les libertins en tirent cette consequence que rapporte l'écriture : *Venite, fruamur bonis que sunt, & utamur creatura, &c.* Les Philosophes, & les personnes qui se piquent d'esprits forts, n'en tirent point d'autre consequence, sinon qu'il faut recevoir la mort avec courage, & vivre si l'on peut dans le souvenir de la posterité. Mais la conclusion qu'en doit tirer un Chrétien, est qu'il se faut préparer à bien mourir : parce qu'on ne pourra plus remédier aux défauts qu'on aura commis en ce point ; mourir par avance, se détacher des choses de ce monde, & faire ce que nous souhaiterons alors avoir fait. 2°. Ce qu'il y a d'incertain dans la mort, c'est le temps, le lieu, & la manière dont nous mourrons : la consequence qu'il en faut tirer, est qu'il faut se prémunir contre les surprises de la mort, puisqu'en effet la plupart des hommes en sont surpris. Mille accidens arrivent dans la vie ; nos vices & nos débauches causent souvent des morts subites ou avancées, & souvent Dieu le permet en punition de nos crimes, & de notre negligence. Il faut donc toujours se tenir prêts. 3°. Ce qu'il y a de certain & d'incertain dans la mort, est que nous ne savons en quel état nous mourrons ; & cependant il est constant que nous demeurerons éternellement dans cet état. Qu'il est horrible de mourir en mauvais état ! Qu'il est souhaitable de bien mourir ! Nous ne savons si nous aurons la perseverance, & nous savons que si nous ne l'avons pas, nous sommes perdus sans ressource. Servons-nous donc des moyens que nous avons pour bien mourir.

III. COMME le peché est la cause de la mort, ainsi que l'assure l'Apôtre, & que les pecheurs se la sont attirée par une juste punition de Dieu, comme le Sage nous l'apprend ; de même, selon Saint Augustin, la mort est reciproquement le remede du peché, & du déreglement que le peché a causé dans toutes les puissances de l'homme.

1°. Son entendement est déréglé par l'erreur & la fausse idée des biens de ce monde, & il n'y a que la vûe & la pensée de la mort qui le puisse defabuser, en lui faisant connoître la vanité, l'instabilité, & le néant de tout ce que nous estimons le plus dans ce monde. 2°. La volonté est déréglée par le penchant qu'elle a, & qui l'entraîne comme malgré elle, vers les biens sensibles, & il n'y a presque que la mort, dans la pensée qu'elle nous dépouillera de tout, qui nous puisse détacher de l'affection que nous y avons, & empêcher qu'on ne s'attache à ce qu'il faudra un jour quitter necessairement. 3°. Son appetit est encore plus déréglé par la foiblesse qu'il a de resister au mal, & par sa rebellion contre la raison, ce qui est causé que la volonté gagnée par les charmes des objets créés, se revolte contre les ordres du Seigneur. Or qui peut arrêter, & reprimer plus sûrement & plus fortement les mouvemens impetueux de nos appetits déreglez, que la mort & la crainte de ce qui doit suivre la mort, comme l'assure Saint Augustin : *Timor de futura morte mentem necessario concitat, & quasi clavus, omnes motus Christi. superbia ligno crucis affigit.*

Aug. l. de doct. Christi.

JE trouve que toute notre vie, ou pour mieux dire, tout ce qui peut être perfectionné dans notre vie, & par la raison & par la foi, se rapporte à trois choses, à nos passions, à nos deliberations, & à nos actions ; c'est-à-dire, que nous avons dans le cours de la vie des passions à ménager ; nous avons des conseils à prendre ; nous avons des devoirs à accomplir : Or pour tout cela je prétends que la pensée de la mort nous suffit ; 1°. Parce qu'elle est le remede le plus souverain pour amortir le feu de nos passions. 2°. Que c'est la regle la plus infaillible pour conclure sûrement dans nos deliberations. 3°. Que c'est le moyen le plus efficace pour nous inspirer une sainte ferveur dans nos actions. C'est le dessein du Pere Bourdalouë, premier Sermon du Carême sur la pensée de la mort.

SUR la crainte de la mort.

1°. Il n'y a rien de plus effroyable que l'état de ceux qui craignent la mort, par un principe d'athéisme & d'infidelité. 2°. Il n'y a rien de plus cruel que l'état de ceux qui craignent la mort, parce qu'ils sont attachez à leurs plaisirs. 3°. Il n'y a rien de plus éloigné du Christianisme que de craindre la mort, & de n'en avoir pas une crainte réglée. Le même.

IL y a trois choses à considerer dans la mort ; elle est inévitable, elle est incertaine, & quand elle est une fois venue, on ne peut plus retourner sur la terre pour fournir une carriere toute nouvelle. De ces trois principes, nous devons tirer ces trois consequences.

1°. Pensons souvent que la mort est inévitable, & nous concluons que nous devons nous y disposer tous les jours ; c'est la premiere partie. 2°. Pensons souvent que l'heure de la mort est incertaine, & nous concluons que nous devons donc par tout, & en tout temps nous y disposer ; c'est la seconde. 3°. Pensons souvent que les suites de la mort sont irreparables, & nous concluons que nous ne pouvons prendre trop de sûreté pour nous y disposer ; c'est la troisieme. Le Pere Giroust, Sermon pour le Mercredi des Cendres.

IL y a particulièrement trois choses qui font apprehender la mort à un Chrétien ; mais la pensée frequente de cette mort, nous en fait perdre la crainte.

La premiere est le peché, qui selon l'Apôtre, est l'éguillon de la mort ; c'est-à-dire, comme l'expliquent quelques-uns, qui en est la pointe, qui nous cause de la douleur, & nous fait apprehender le juste châtiment du peché ; mais la pensée de la mort, nous faisant détruire le peché par une sincere penitence, nous la fait moins apprehender après l'avoir, pour ainsi dire, desarmée.

La seconde, est l'attachement que nous avons au monde. Mais la pensée de la mort nous fait rompre les liens, par lesquels nous y tenons le plus fortement, & nous fait faire de notre plein gré, ce que nous serons un jour obligez de faire par necessité.

La troisieme, est le jugement de Dieu, auquel il faut comparoitre après la mort ; mais y peut-on penser sans tenir ses comptes en état, pour attendre sans crainte ce dernier moment ?

IL y a deux grands sujets d'étonnement dans la conduite des Chrétiens au sujet de la mort, dont on peut faire le partage d'un discours.

1°. Nous la craignons, & en effet nous

IV.

V.

VI.

VII.

VIII.

avons juste sujet de la craindre, en vivant de la maniere dont nous vivons pour la plupart; & cependant nous ne nous mettons point en peine de nous prémunir contre ce qui la rend si terrible. 2°. Nous ne sçavons, ni ne pouvons sçavoir quelle sera notre mort, bonne ou mauvaise; ce qui est d'une terrible consequence pour l'éternité; & nous ne songeons pas à rendre cette mort, qui n'arrivera qu'une fois, sainte, & bienheureuse par la pratique des vertus, & des bonnes œuvres.

**IX.** 1°. Il n'y a point de momens en notre vie mieux employez que ceux que nous employons à penser à la mort, pour les biens & les utilitez que nous apporte cette pensée, tant pour cette vie, que pour l'autre. 2°. Il n'y a point de prétextes plus trompeurs, plus frivoles, & plus mal fondez que ceux qui nous empêchent de penser à la mort.

**X.** 1°. Il faut mourir, c'est une nécessité inévitable. C'est donc une folie de s'attacher aux choses de ce monde, qui périront avec nous; & d'y établir notre bonheur, puisqu'elles ne peuvent que nous rendre malheureux un jour, & peut-être même dès cette vie. 2°. Il faut bientôt mourir, & peut-être plutôt que nous ne pensons. Il faut donc penser de bonne heure à bien mourir, & nous hâter d'acquiescer pour l'éternité, puisqu'après cette vie il n'y aura plus de temps pour mériter, pour faire pénitence, & pour faire de bonnes œuvres.

**XI.** SUR les avantages que nous procure le souvenir de la mort.

1°. Il nous détache de l'affection des choses de cette vie, & nous fait en quelque maniere mourir par avance, en nous reduisant en l'état où nous devons être à la mort. 2°. Il nous fait penser aux biens du ciel, & aspirer au bonheur éternel pour lequel nous sommes créés. 3°. Il nous oblige à faire durant le temps de cette vie, ce que nous voudrions avoir fait, quand nous serons au lit de la mort.

**XII.** SUR l'oubli de la mort dans lequel vivent la plupart des hommes.

1°. Ne point penser à la mort, c'est une

marque évidente qu'on mene une vie déreglée; les preuves en sont claires, tirées de l'Écriture, de la raison, & de l'expérience. 2°. Ne penser point à la mort, c'est un triste augure, mais appuyé sur des conjectures bien fortes, qu'on sera surpris de la mort avant que d'y avoir pensé.

SUR le même sujet de l'oubli de la mort. **XIII.**

1°. La plupart des hommes, même des Chrétiens, ne pensent point à la mort, faute d'en bien penetrer les suites, & les consequences qui sont terribles. 2°. La plupart de ceux qui y pensent, n'y pensent gueres en Chrétiens; mais les uns en Philosophes par une prétendue force d'esprit; & les autres en politiques, afin de mettre ordre à leurs affaires, & ne laisser rien après leur mort, qu'on puisse reprocher à leur memoire, à cause du trouble, ou de la division dans leur famille.

SUR la pensée frequente de la mort. **XIV.**

1°. La pensée frequente de la mort a de quoi adoucir toutes les amertumes de la vertu. 2°. La pensée de la mort a de quoi nous faire embrasser toutes les rigueurs de la penitence, & toutes les austérités de la vie chrétienne. 3°. La pensée de la mort a de quoi nous faire rompre les plus fortes chaînes du peché, & tous les attachemens criminels. *Trois des Essais de Sermons pour la Dominicale, Tome second.*

LA mort est la fin & le terme de la vie, & le commencement de l'éternité; c'est par rapport à ces deux termes qu'il nous la faut considerer.

Premierement, par rapport au terme où nous sommes, elle nous dépouille de tout; c'est pourquoi nous devons nous en dépouiller par avance, entierement & promptement, parce que la mort ne peut pas tarder longtemps.

Secondement, la mort est le commencement de l'éternité, & il faut considerer que de ce moment dépend toute l'éternité; que la perseverance finale est attachée à ce moment, & qu'enfin après cette mort il n'y a plus de retour à la vie, ni par consequent à la penitence.

**XV.**

## PARAGRAPHE SECOND.

Les sources où l'on peut trouver de quoi remplir ces desseins, & les Auteurs qui en traitent.

Les Saints Peres,

Saint Augustin, Sermon 107. des Nouveaux, dans le Traité 43. sur Saint Jean, montre que tout Chrétien doit mépriser la mort.

Le même, *lib. de vera Religione, c. 7.* fait voir que Dieu n'est point l'auteur de la mort, mais seulement de la vie.

Le même, *l. de Vanitate seculi,* fait une peinture des riches, & des heureux du siècle, quand ils sont dans le tombeau, où ils sont reduits en poussiere.

Le même, a fait deux Sermons, de *Consolatione mortuorum*, où il rapporte les motifs qui nous doivent consoler de la mort de nos proches.

Le même, *in Psalm. 30.* montre que la vie de l'homme étant bornée à un certain espace de temps, ne peut être de longue durée. Il traite encore le même sujet sur le Pseaume 87. en expliquant ce passage: *Mille anni ante oculos tuos, tanquam dies besterna que praterit.*

Le même, sur le Pseaume 53. demande de quoi servent la pompe, les richesses, & le luxe à un homme qui est dans le tombeau.

Le même, *Serm. 21. de Verbis Domini,* mon-

tre qu'autant que la mort est certaine, autant est-elle incertaine pour le temps, l'heure, & la maniere.

Le même, *Serm. 141. de Tempore,* fait voir que le peché est l'unique cause de la mort.

Le même, *Serm. 21. des Nouveaux,* traite assez au long de la nécessité de mourir un jour, quelque précaution que nous prenions contre la mort.

Le même, *lib. 13. c. 4. de Civit. Dei,* rend raison pourquoi nous sommes assujettis à la mort, qui est la peine du peché, après que nous sommes délivrez du peché par le Bapême.

Le même, *Epist. 45. ad Arman.* montre que la crainte de la mort est naturelle, & commune à tous les hommes.

Le même, ou l'Auteur des *Sermons ad Fratres in exemo,* Sermon 48. 62. & 66. parle de la mort, & particulierement de l'abandon general de toutes les créatures à la mort.

S. Ambroise, a fait un livre de *Bona mortis*, où il traite des avantages que la mort nous apporte, & des maux dont elle nous délivre.

Le

PARAGRAPHE SECONDE.

377

Le même, l. 2. de *vocat. Gent. c. 8. Et lib. 3. Hexam. c. 7.* montre que personne n'a droit de se plaindre de la brièveté de la vie, depuis le péché, ni de la mort avancée ou précipitée de quelques-uns.

Le même, l. 2. de *Cain & Abel, c. 11.* prend occasion de la mort d'Abel de montrer que cette vie est exposée à une infinité d'accidens & de dangers, & qu'on ne peut répondre d'un seul jour.

Le même, dans l'Oraison funebre de l'Empereur Valentinien, & dans les deux qu'il a faites sur la mort de son frere Satyrus, dit de tres-belles choses sur la mort.

Saint Gregoire, *lib. 24. Moral.* parle de la crainte de la mort, & de quelle maniere il la faut craindre.

Le même, au livre quatrième de ses Dialogues, chapitre 46. & 47. montre combien cette crainte est salutaire à plusieurs.

Saint Jérôme, *Epist. 21. ad Paulinum*, montre que la brièveté de la vie est une des peines du péché.

Le même, *Epist. ad Heliodorum*, montre comme il se faut comporter en la mort de ses proches & de ses amis; & il enseigne la même chose en l'Epit. 25. *ad Paulam*.

Le même, *in Epist. ad Tyrasium*, en le consolant de la mort de sa fille, dit de belles choses sur la mort.

Saint Chrysostome, *Homil. 61. in Joann.* blâme ceux qui pleurent immoderément les morts, & qui sont inconsolables de la perte de leurs proches, ou de leurs amis, comme s'il n'y avoit pas une autre vie après celle-ci. Il s'étend aussi sur ce même sujet, *Homil. 22. in Acta*, & *Homil. 4. in Epist. ad Hebr.*

Le même, *Sermon 1. ex 25. variis*, invite ses Auditeurs à aller aux sepulchres des morts, pour y voir à quoi aboutit la grandeur humaine après la mort.

Le même, *Epist. 6. ad Theodorum Monachum*, montre que cette vie est semblable aux scenes des théâtres, où les hommes après avoir fait differens personnages, sont tous égaux, & ne sont plus distinguez à la mort.

Le même, *Homil. 5. ad Popul. Antioch.* montre que les Chrétiens doivent mépriser la mort au lieu de la craindre.

Saint Basile, dans le livre qui a pour titre, *Admonitio ad filium spiritualem*, montre qu'il ne faut pas attendre le temps de la vieillesse pour penser à la mort; mais qu'il faut toujours l'avoir présente dans la pensée.

Jobi 3. *Perreat dies in qua natus sum*, montre combien la mort est préférable à la vie, à cause des miseres dont elle est remplie, & des hazards auxquels elle est exposée.

Livres spirituels, & autres.

Dionysius Carthusianus, de *quatuor novissimis*.

Petrus Canisius, *item de quatuor novissimis*.  
Gabriel Inchinus, de *quatuor novissimis*.

Guillelmus Stanihurtus, de *quatuor novissimis*.  
Drexellius, livre intitulé, *Prodromus mortis*, traite de tout ce qu'on peut dire au sujet de la mort.

Dandinus, *in Ethicis*, a fait aussi un ample Traité sur le sujet de la mort en general.

Grenade, en la Guide des pecheurs, chapitre septième, parle de la necessité, de la certitude, & incertitude de la mort, de sa surprise, &c.

Le même, dans le second Traité de l'Oraison, s'étend sur la consideration des miseres de cette vie, & sur la dernière qui est la mort.

Le même, dans le même Traité, parle des avantages que l'on peut retirer de la pensée & de la meditation de la mort.

Le Pere Antoine de Saint Martin, Religieux Carme, en la seconde partie des conduites de la grace, traite de la mort, entrant qu'elle est une peine du péché originel.

Les Essais de Morale, quatrième volume sur les 4. fins de l'homme.

Le Pere Nepveu, dans ses Reflexions Chrétiennes, Tome troisième, page 16. & 182. parle de la mort en general.

Le même, Tome 1. parle de la necessité de la mort, pag. 153. de la pensée de la mort, pag. 296. & de l'utilité de cette pensée, pag. 24.

Madame de Bellefont, dans ses Ouvrages, a deux Traitez, l'un du desir de la mort, & l'autre sur la Crainte de la mort.

Il y a une infinité d'autres livres, qui ont traité ce sujet, & qu'il seroit trop long de rapporter.

Reina, *Conc. 26. feria 5. post Domin. 4. Quad.*  
Mathias Faber, *in Concionibus funeb. & in conc. de quatuor Domini Advent.*

Les Prédicateurs modernes.

Molinier, Sermon pour le cinquième Jeudi de Carême.

Le P. Delingendes a six Sermons de suite sur ce qui se passe à la mort & après la mort.

Le P. Giroult, dans le premier Sermon du Carême.

Le P. Texier, premier Sermon du Carême.

Le même, Sermon pour le Jeudi de la quatrième semaine de Carême, dans son Avent, & pour le quinzisième Dimanche après la Pentecôte.

Monsieur Biroat, Sermon pour le jour des Cendres.

Monsieur de la Volpilliere, Monsieur Fromentieres, Monsieur l'Abbé de Saint Martin, ont des Sermons sur ce sujet.

L'Auteur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, Sermon pour le Jeudi de la quatrième semaine de Carême.

Grenade, dans ses Lieux Communs.

Mangotii, *monita*.

Bulæus, *in Panar. Tit. mortis metus*.

Drexellius, *in Prodromo mortis*.

Dandinus, *in Ethic. sacris*.

Labatha

Lohner: } *Tit. Mors*

Ceux qui ont fait des recueils sur ce sujet.

PARAGRAPHE TROISIEME.

Passages, exemples & applications de l'Ecriture sur ce sujet.

**P**ulvis es, & in pulverem reverteris. *Genes. 3.*  
*En ego hodie ingredior viam universæ terra.* *Josue 23.*

*Cunctis diebus, quibus nunc milito, expecto donec veniat immutatio mea.* *Jobi 14.*

*Dies mei breviabuntur, & solum mihi superest sepulchrum.* *Jobi 17.*

Tome III.

**V**ous êtes poudre, & vous retournerez en poudre.  
Je suis aujourd'hui sur le point d'entrer dans la voye commune à tous les hommes.

Dans cette guerre, où je me trouve maintenant, j'attends tous les jours que mon changement & ma mort arrive.

Mes jours ont été abrezés, & il ne me reste plus qu'à attendre le tombeau.

Ccc

*Ipsæ ad sepulchra ducetur, & in congerie mortuorum vigilabit. Jobi 21.*

*Putredini dixi: pater meus es; mater mea, & soror mea, vermibus. Jobi 17.*

*Homo natus de muliere, brevi vivens tempore, repletur multis miseriis; qui quasi flos egreditur & coneritur, & fugit velut umbra, & nunquam in eodem statu permanet. Jobi 14.*

*Nudus egressus sum de utero matris meæ, & nudus revertar illuc. Jobi 1.*

*Quis est homo, qui vivet, & non videbit mortem? Psalm. 88.*

*Brevés dies hominis sunt, numerus mensum ejus apud te est: constituis terminos ejus, qui prateriri non poterunt. Jobi 14.*

*Ibit homo in domum æternitatis suæ. Eccle. 12.*

*Non est in hominis potestate prohibere spiritum, nec habet potestatem in die mortis. Eccle. 8.*

*Oblivioni tradita est memoria eorum. Ibidem, c. 9.*

*Nemo est qui semper vivat, & qui hujus rei habeat fiduciam. Eccle. 9.*

*Umbra transitus est tempus nostrum, & non est reversio finis nostri. Sapient. 2.*

*Omnes morimur, & quasi aqua dilabimur in terram, que non revertuntur. 2. Reg. c. 14.*

*Unus introitus est omnibus ad vitam, & similis exitus. Sapient. 7.*

*Dies mei sicut umbra declinaverunt, & ego sicut senum arui. Psalm. 101.*

*A muliere initium factum est peccati, & per illam omnes morimur. Eccle. 25.*

*Nescit homo finem suum: sed sicut pisces capiuntur hamo, & sicut aves laqueo comprehenduntur, sic capiuntur homines in tempore malo, cum eis extemplo supervenerit. Eccle. 9.*

*Cum morietur homo, hæreditabit serpentes, & bestias, & vermes. Eccle. 10.*

*Est qui locupletatur parca agendo, & nescit quod tempus prætereat, & mors appropinquet, & relinquat omnia aliis, & morietur. Eccle. 11.*

*Subter te sternetur tineæ, & operimentum tuum erunt vermes. Isaïe 14.*

*A verbis viri peccatoris ne timueritis: quia gloria ejus stercoreus & vermis est: hodie extollitur, & cras non invenietur, quia conversus est in terram suam, & cogitatio ejus perit. 1. Machab. 2.*

*Vigilate, quia nescitis diem, neque horam. Matth. 25.*

*Per unum hominem peccatum in hunc mundum intravit, & per peccatum mors, & ita in omnes homines mors pertransiit. Ad Roman. 5.*

*Dies Domini, sicut fur in nocte, ita veniet. 1. ad Thessal. 5.*

*Ego enim jam delibor, & tempus resolutionis meæ instat. 2. ad Timoth. 4.*

*Stipendia peccati mors. Ad Rom. 6.*

*Statutum est hominibus semel mori, post hoc autem judicium. Ad Hebr. 9.*

*Certus sum quod velox est depositio tabernaculi mei. 2. Petri 1.*

*Stimulus mortis peccatum est. 1. ad Corinth. c. 15.*

*Melius est ira ad damnum lucus, quam ad domum convivii: in illa enim finis cunctorum admonetur hominum, & vivens cogitat quid futurum sit. Eccle. 7.*

*Deus mortem non fecit, nec latatur in perditione vivorum. . . Impii autem manibus & verbis accerserunt illam. Sapient. 1.*

*Si annis multis vixerit homo, & in his omnibus letatus fuerit, meminisse debet tenebrosi temporis, & dierum multorum, qui cum venerint, vanitatis arguentur præterita. Eccle. 11.*

*Memor esto quoniam mors non tardat. Eccle. 14.*

Il fera porté au tombeau, & il demeurera pour jamais dans la foule des morts.

J'ai dit à la pourriture: vous êtes mon pere; & aux vers, vous êtes ma mere & ma sœur.

L'homme né de la femme vit tres-peu de temps, & il est rempli de beaucoup de miseres. Il naît comme une fleur, qui n'est pas plutôt éclose qu'elle est foulée aux pieds, & il fuit comme l'ombre, & ne demeure jamais en un même état.

Je suis sorti nud du ventre de ma mere, & j'y retournerai nud.

Quel est l'homme qui pourra vivre sans voir la mort?

Les jours de l'homme sont courts, le nombre de ses années est entre vos mains; vous avez marqué les bornes de sa vie, & il ne les peut passer.

L'homme s'en ira dans la maison de son éternité.

Il n'est pas au pouvoir de l'homme d'empêcher que l'ame ne quitte le corps; il n'a point de puissance sur le jour de la mort.

Leur memoire est ensevelie dans l'oubli.

Il n'y a personne qui vive toujours, ni qui ait même cette vaine esperance.

Letemps de notre vie n'est qu'une ombre, qui passe, & après la mort il n'y a plus de retour.

Nous mourons tous, & nous nous écoulons sur la terre, comme ceux qui ne reviennent plus.

Il n'y a pour tout qu'une maniere d'entrer dans la vie, & qu'une maniere d'en sortir.

Mes-jours se sont évanouïs comme l'ombre, & je suis devenu sec comme l'herbe.

La femme a été le principe du peché, & c'est par elle que nous mourons tous.

L'homme ignore quelle sera sa fin; & comme les poissons sont pris à l'hameçon, & les oiseaux au filer, ainsi les hommes se trouvent surpris de la mort, lorsque tout d'un coup elle fond sur eux.

Quand l'homme fera mort, il aura pour heritage les serpens, les bêtes, & les vers.

Tel s'enrichit par la grande épargne, & il ne considère pas que le temps s'écoule & que la mort approche, & qu'en mourant il laissera à d'autres ce qu'il a.

Ta couche sera la pourriture, & ton vêtement seront les vers.

Ne craignez point les paroles de l'homme pecheur, parce que toute sa gloire n'est que fumier & ordure, & la pâture des vers. Il s'élève aujourd'hui, & il disparaîtra demain, parce qu'il sera retourné en terre d'où il est venu, & que toutes ses pensées se seront évanouïes.

Veillez, parce que vous ne savez ni le jour, ni l'heure.

Le peché est entré dans le monde par un seul homme, & la mort par le peché: & ainsi la mort est passée dans tous les hommes.

Le jour du Seigneur doit venir comme le larron, qui vient dans la nuit.

Pour moi je commence déjà à mourir, & le temps de mon départ s'approche.

La mort est la solde & le payement du peché.

Il est arrêté que les hommes meurent une fois, & qu'ensuite ils soient jugez.

Je sçai que dans peu de temps je dois quitter la demeure de mon corps.

Le peché est l'éguillon de la mort.

Il vaut mieux aller à une maison de deuil qu'à une maison de festin; car dans celle-là on est averti de la fin de tous les hommes, & celui qui est vivant pense à ce qui doit arriver un jour.

Dieu n'a point fait la mort, & il ne se résout point de la perte des vivans; . . . mais les méchans ont appelé la mort à eux par leurs œuvres & par leurs paroles.

Si un homme vit beaucoup d'années, & qu'il se réjouisse dans tout ce temps-là, il se doit souvenir de ce temps de tenebres & de cette multitude de jours, qui étant venus, convaincront de vanité le passé.

Souvenez-vous de la mort, qui ne tarde pas longtemps à venir.

*Cum dixerint pax, & securitas: tunc repentinus eis superveniet interitus.* 1. ad Theff. 5.

*Noli esse stultus, ne moriaris in tempore non tuo.* Eccle. 7.

*Gens absque consilio est, & sine prudentia; utinam saperent, & intelligerent, ac novissima providerent.* Deuteron. 32.

*In omnibus operibus tuis memorare novissima tua, & in aeternum non peccabis.* Eccli. 7.

Lorsqu'ils diront, nous sommes en paix, & en sûreté, ils se trouveront surpris tout d'un coup par une ruine imprévue.

Ne devenez pas insensé, de peur que vous ne mouriez avant votre temps.

Ce peuple n'a point de sens ni de sagesse. Ah! s'ils avoient de la sagesse, & s'ils comprenoit ma conduite, & qu'ils prévissent à quoi tout aboutira.

Souvenez-vous dans toutes vos actions de votre dernière fin, & vous ne pecherez jamais.

Exemples tirez de l'Ancien & du Nouveau Testament.

Le peché d'Adam est cause de la mort de tous les hommes.

Le premier homme que Dieu avoit créé pour être le Chef & le Pere de tous les hommes, étoit le chef-d'œuvre des mains de Dieu, doué de toutes les vertus, & orné de toutes les belles qualitez qui rendoient cet ouvrage parfait. Mais hélas! cet homme si sage, si saint, si heureux, ne scût pas connoître son bonheur, ni en jouir comme il devoit. Le demon, qui venoit de se perdre par son orgueil, resolut de le rendre complice de sa misere, & pour exécuter ce dessein il vit bien qu'il falloit le rendre compagnon de son crime. C'est pourquoi, prenant la forme d'un serpent, il s'adressa à la femme pour la solliciter à manger du fruit défendu. Eve répondit que Dieu leur avoit permis de manger de tous les autres fruits qui se trouvoient dans ce jardin délicieux; mais que sous peine de mourir, il leur étoit défendu de toucher à celui-là. Non, vous n'en mourrez pas, répartit le seducteur; mais Dieu scait que dès le moment que vous en aurez mangé, vos yeux s'ouvriront, & vous serez vous-mêmes comme des Dieux. Cette femme, qui ne vit pas la tromperie qui étoit cachée sous ces belles paroles, flatée du désir de devenir plus grande qu'elle n'étoit, après avoir goûté de ce fruit funeste, en presenta à son mari, qui en mangea par complaisance, & pour s'affranchir de cette petite marque de dépendance qu'il devoit à son Créateur & à son Souverain; mais pour punition de sa desobéissance, il entendit bientôt après de la bouche de Dieu même ce rigoureux arrêt: *Tu es poudre, & tu retourneras en poudre*; & dès-lors il ressentit l'effet de la menace que Dieu lui avoit faite, car étant immortel, non par la condition de son être, mais par une faveur speciale de son Créateur, la mort commença à exercer son droit & son empire sur lui; & Saint Augustin remarque que le morceau qu'il avala fut comme une semence de mort qu'il prit, & qu'il communiqua à toute la posterité. Or c'est par là, dit le Texte sacré, que la mort est entrée dans le monde, comme la peine, & le juste châtement du peché.

Comme nul des hommes n'a été exempt de cette loi commune, nous ne nous arrêterons pas à en donner des exemples dans tous ceux dont l'Ecriture rapporte la mort, soit sainte ou malheureuse, ce qui seroit infini; mais seulement celles qui ont quelque chose de singulier, & pour les autres, je me contente de dire, que l'Ecriture qui a été si exacte à marquer le nombre des années de ces anciens Patriarches qui vivoient plusieurs siècles, n'a pas manqué d'ajouter à la fin de la vie de chacun: *Et mortuus est*, & il mourut; de crainte qu'on ne s'imaginât qu'ils

avoient évité la mort.

Vous savez ce qui est rapporté aux Actes des Apôtres, que Saint Paul prêchant dans Troade, un jeune homme qui étoit du nombre de ses Auditeurs, tomba du troisième étage, où il étoit monté pour entendre cet Apôtre, qui attiroit à ses discours une grande foule de peuple. Ce jeune homme fut apporté mort dans la sale, & Saint Paul surpris de cet accident, se tût, interrompant, & finissant son discours sans rien dire davantage. Saint Chrysostome donne la raison de ce mystérieux silence, en disant qu'un accident aussi funeste que l'étoit celui-là, tenoit lieu de Prédicateur. Certes l'éloquence de S. Paul étoit telle, qu'un des desirs de Saint Augustin, étoit de voir & d'entendre ce grand Apôtre annoncer la parole de Dieu; néanmoins ce Prédicateur par excellence, à la vûe de cet accident se tût, persuadé qu'il étoit, que ce spectacle d'un jeune homme mort, feroit plus d'impression sur l'esprit de ses Auditeurs, que toute la force de son éloquence animée de l'esprit de Dieu. Tant il est vrai que la vûe de la mort a un merveilleux pouvoir pour toucher les cœurs les plus endurcis & les plus attachez aux vanitez du monde.

L'arrêt de mort porté contre tous les hommes est exprimé par ces paroles: *Memento homo quia pulvis es, & in pulverem revertéris*; & afin que nous n'en perdions pas le souvenir, l'Eglise nous le rappelle tous les ans dans la ceremonie des Cendres; souvenir qui ne devroit jamais s'effacer de notre esprit: *Memento homo, &c.* O homme, qui que tu sois, objet de la veneration publique, par la gloire de ta vie, ou par l'éclat de ton merite, souviens-toi que tu es poudre, & que tu retourneras en poudre. C'est l'arrêt irrevocable qu'a prononcé contre toi ce Dieu qui anima du souffle immortel de sa bouche le limon dont tu fus formé. La mort est entrée avec le peché dans le monde; cette funeste succession d'iniquité que nous recevons en naissant, apporte avec elle le triste heritage de la mort. Homme prévaricateur! tu seras errant & banni sur cette terre des mourans, qui toute herissée d'épines, te represente de toutes parts la peine de ton peché; tu y traîneras une vie miserable, renfermée dans le court espace de peu d'années, traversée par une infinité d'ennemis & d'infirmitez; tu l'entretiendras à la sueur de ton front. Chaque moment en emportera une portion, & tu arriveras enfin au tombeau, & à cette voye universelle de la terre. Voilà la destinée de l'homme; en conséquence de l'arrêt porté contre lui, & qu'il ne doit jamais oublier.

Ce qui arriva à S. Paul en prêchant.

L'intention de l'Eglise dans la ceremonie des Cendres, est de nous rappeler le souvenir de la mort. Genes. 3.

Applications de quelques passages de l'Ecriture à ce sujet.

Combien notre vie est courte, & combien

*Ego dixi: In dimidio dierum meorum vadam ad portas inferi.* Isaïe 38. C'est-à-dire, selon la belle Paraphrase de Saint Jérôme: j'ai con-

Tom. II.

sideré que je dois mourir bientôt, & le peu de temps qui me reste à vivre: *Quæsi residuum annorum meorum.* J'ai vu que dans

Ccc 2

nous sommes proches de la mort.

temps arrêté & déterminé dans les decrets éternels de mon Dieu, il n'y auroit plus de moyen de converser, & traiter avec les hommes, & qu'il faudroit bientôt rompre tout commerce avec eux: *Et non aspiciam hominem ultra.* J'ai vû que le terme étoit fort proche, que ma vie s'écouloit insensiblement, & qu'il n'y avoit point de moment qui ne m'en enlevât une partie: *Generatio mea ablata est, & convoluta est à me.* J'ai vû que le ciseau étoit sur le point de couper le fil & la trame de ma vie: *Pracisa est velut à texente vita mea: dum adhuc ordire, succidit me;* & qu'enfin je n'avois que peu de jours à attendre pour aller autombéau, qui est le terme commun à tous les hommes; mais dans cette vûe, quel conseil & quelle resolution dois-je prendre, & quel fruit dois-je retirer de cette consideration?

On se de-  
fabuse à la  
mort des  
fausses  
idées qu'on  
a eues des  
biens de ce  
monde  
pendant la  
vie.

*In illa die peribunt omnes cogitationes eorum.* Psalm. 145. Celui qui ne veut point se tromper dans le jugement qu'il porte des choses de ce monde, doit les considerer, & les regarder dans le même point de vûe qu'elles lui paroîtront à ce dernier moment; auquel il faudra s'en separer. C'est alors que toutes les préventions cessent, que toutes les fausses idées de l'esprit se dissipent, & que toutes les imaginations mal fondées paroissent dans toute leur fausseté, & nous voit voir que nous avons été dans l'illusion. Les raisons que l'on croyoit convainquantes ne sont plus que des visions, & la nature dont elles empruntoient toutes leurs forces étant entièrement abattuë, n'est plus en état de nous imposer & de nous séduire. C'est alors que la verité triomphe du mensonge, & que ceux qui ont été assez malheureux pour se laisser tromper, reconnoissent leur égarement, & condamnent le malheur qu'ils ont eu de s'abandonner & de se laisser inutilement dans les voyes de l'iniquité, & s'affligent de ce qu'ils ont trouvé leur perte dans ce qu'ils s'imaginoient qui devoit faire leur consolation & leur plaisir.

Comme il  
faut vivre  
& se con-  
duire par la  
pensée de  
la mort.

*Mors in nobis operatur, vita in vobis.* 2. ad Corinth. c. 4. Voilà, selon Saint Paul, la difference entre les bons & les méchans. Ceux-ci sont gouvernez par l'amour de la vie: c'est pourquoi ils n'estiment & ils n'aiment que les biens presens & visibles. Les bons, au contraire, se gouvernent & se conduisent par la pensée de la mort, qui est merveilleusement féconde en bonnes œuvres: *Mors operatur in nobis, vita in vobis.* C'est ce qui fait que les véritables Chrétiens mortifient leurs corps par les jeûnes, & par les austeritez de la penitence, ne voulant point traiter délicieusement une chair qui doit bientôt pourrir sous terre. C'est cette pensée qui arrête l'effort de l'ambition, en faisant voir que c'est en vain qu'on cherche à s'élever, & qu'on desire tant de se pousser, & de paroître dans le monde, puisqu'il faudra bientôt se cacher dans le fond d'un sepulcre, &c. Voilà comme la pensée de la mort est toujours vive & agissante dans les gens de bien; au lieu que la vie, c'est-à-dire, la pensée d'une longue vie, & le desir de la prolonger tant qu'ils peuvent, fait que les méchans continuent dans leurs desordres, & ne s'occupent que des moyens de satisfaire leurs passions.

La prospé-  
rité du siècle  
ne dure  
pas tou-  
jours. La

*Auferetur factio lascivientium.* Amos ch. 6. Heureux du siècle! qui brillez si fort aux yeux du peuple, vous disparoîtrez bientôt comme des éclairs. Riches du monde! combien d'an-

nées de felicité vous promettez-vous encore? Vos projets vains & ambitieux, vos chimeriques desseins d'agrandissement & de fortune demanderoient des siècles, & peut-être la nuit suivante sera la dernière de vos jours: *Hac nocte animam tuam repetunt à te.* Train somptueux, équipages magnifiques, palais superbes, vous passerez bientôt à d'autres maîtres; un grain de sable va renverser tout ce colosse: *Et qua parasti, cujus erum?* Douce consolation sans doute à un riche reprouvé d'avoir laissé à ses heritiers de quoi vivre à leur aise, tandis que lui brûle dans les enfers. *Pris du Pere Croiset, deuxième Tome de ses Reflexions spirituelles.*

mort enle-  
ve tout tôt  
ou tard,

Luc. 12.

*Memento homo quia pulvis es, & in pulverem revertetur.* Genes. 3. Après que la corruption aura réduit nos corps en poussiere, il n'en restera plus qu'une poignée de cendres. Quel étrange changement! Voilà où se terminent ces grandes puissances de la terre, qui ont fait trembler le monde. Falloit-il tout renverser pour cela, & remuer, comme on dit, ciel & terre? Falloit-il exciter tant de tempêtes pour si peu de choses? Hélas! il n'y avoit que ce peu de poussiere dans ces grands du monde, qui étoient adorez & admirez du reste des hommes. Qu'est-ce donc de cet homme qui tire toute sa gloire de ses belles qualitez? Voilà la cendre de cette tête qui formoit de si hautes pensées, & de si grands desseins: Voilà ce bras qui renversoit tout ce qui lui venoit à la rencontre, ou qui s'opposoit à ses volontez. Ah! que nous avons grand sujet de concevoir un grand mépris de nous-mêmes, puis que nous ne sommes que cendres! Avons-nous raison de nous enfler d'orgueil, en considerant que Dieu a mis la terre sous nos pieds, pour nous apprendre l'humilité & la modestie? Car ayant été tirez de la terre, qui est le plus bas de tous les élémens, lorsque nous nous élevons au-dessus de notre condition, nous renversons l'ordre de l'Univers, & nous remettons la confusion dans le monde.

Comme la  
pensée de  
ce que nous  
serons un  
jour réduits  
en cendres,  
nous doit  
humilier.

*Stulte, hac nocte animam tuam repetunt à te.* Luc. 12. O hommes, insentez que vous êtes! ce sera peut-être cette nuit qu'on vous redemandera votre ame, & alors ces grandes possessions que vous aurez acquises, à qui appartiendront-elles? Ne vous offensez pas, Chrétiens, si je vous fais aujourd'hui le même reproche, d'avoir tant d'amour pour votre corps, que la mort dépouillera un jour de tous les ornemens dont il est paré: de tant dédicater votre chair, qui sera bientôt la pâture des vers. Pourquoi vous tant élever par votre ambition déreglée, puisque vous serez bientôt abaissés jusqu'à n'avoir que cinq ou six pieds de terre, & alors vous serez dans le tombeau le rebut & l'horreur de tout le monde. C'est pourquoi l'Apôtre Saint Paul veut que nous soyons dans le monde, comme si nous n'y étions pas, parce que bientôt nous n'y devons plus être, & qu'on nous redemandera notre ame, qui est le principe de notre vie: *Hac nocte animam tuam repetunt à te:* de sorte que nous devons posséder les biens que nous y avons, comme si nous ne les possédions pas; car on nous redemandera notre ame qui seule est capable d'en jouir & de les posséder.

La pensée  
de la mort  
nous doit  
détacher  
des biens,  
des plaisirs,  
& des hon-  
neurs de ce  
monde.

*Detrahta est ad inferos superbia tua, concidit cadaver tuum: subter te sternetur timca, & operimentum tuum erunt vermes.* Isaïe 14. Personne n'a mieux parlé, ni plus éloquemment de

L'est où  
la mort re-  
duit un  
homme  
puissant, et

che, & a-  
donné à ses  
plaisirs.

l'état où est réduit un homme qui faisoit une belle figure dans le monde, & qui renfermé dans un tombeau est rongé des vers, & ensuite réduit en poussière. Premièrement, considérez le lieu où l'on met son corps: *Detraha est ad inferos superbia tua.* De ce rang d'honneur, de ce trône où il étoit assis, de cette haute dignité où il se rendoit redoutable, il est jetté dans une fosse, où bientôt il sera un objet d'horreur, dont la terre nous cache la vûe, parce que personne ne le peut souffrir. *Detraha est ad inferos superbia tua.* Ainsi vous qui ne croyez pas que la terre fût digne de vous porter; vous qui étiez si superbement vêtu & si mollement couché; vous qui rouliez tous les jours dans des carrosses dorez, vous voilà maintenant foulé aux pieds; où est maintenant ce faste, où est cette gloire & cette pompe qui vous faisoient admirer? *Detraha est ad inferos superbia tua.* En deuxième lieu, quelle est la situation de ce corps dans le tombeau? *Concidit cadaver tuum*, il est couché, renversé comme un colosse qui est tombé par terre, & étendu dans ce lieu d'où il ne peut sortir, ni se défendre; où il ne peut même recevoir de secours de qui que ce soit, sans action, sans mouvement: *Concidit cadaver tuum.* Ah! où est cette force, cette adresse, cette majesté, cette beauté, qui attiroit les yeux de tout le monde? *Concidit cadaver tuum.* Que reste-t-il à dire après cela? *Subter te sternetur tineas, & operimentum tuum erunt vermes.* Cet homme superbe, & cette femme mondaine étoient magnifiquement vêtus; l'or & la soye brilloient sur leurs habits; il n'y avoit point d'étoffe précieuse qui ne fût mise en œuvre pour couvrir des corps nourris dans les délices; & maintenant ce sont des cadavres qui sont couverts & environnés de vers, devenus un amas confus de pourriture, & un spectacle affreux que je n'oserois même vous représenter: *Subter te sternetur tineas, & operimentum tuum erunt vermes.* Mais les Ministres de l'Evangile devoient souvent dire aux peuples ce que les sœurs de Lazare dirent au Sauveteur quand il s'approcha du tombeau où leur frere étoit enseveli depuis quatre jours, & déjà corrompu: *Veni & vide.* Ah! venez & voyez; appliquez vos yeux & tous vos sens; contemplez cet écueil, où toutes les vanitez & les grandeurs du monde vont se briser. Venez & voyez en quel état est maintenant cet homme, autrefois si puissant, si redouté, si voluptueux; penetrez au travers de ces marbres, & de ces monumens superbes qui sont des restes de sa vanité & de son orgueil; le reconnoissez-vous, le distinguez-vous d'avec le plus vil esclave, & le plus méprisable de tous les hommes? *Veni & vide.* Voilà les restes du cadavre de cette mondaine si bien mise, si recherchée, & l'idole de toute une ville: qu'est devenuë cette foule d'adorateurs, &c.

La pensée de la mort est un puissant remède contre le péché.

*Memorare novissima tua, & in aeternum non peccabis.* Eccli. 7. Pensez à la mort, & jamais vous ne commettrez de crime. Cette pensée en effet présente à notre esprit, est un moyen sûr de conserver son innocence, & de vivre chrétiennement. Ah! pensez à la mort, & vous ne serez plus infatué de l'amour de vous-même, qui est la source de tous vos desordres; vous ne serez plus si vif sur vos droits, si jaloux de votre autorité, si sensible sur vos intérêts, si déraisonnable dans vos emportemens; si dur aux autres, si indulgent à vous-

Tome III.

même, si peu Chrétien par tout. Pensez à la mort, & dès-là vous aurez de la douceur, de la retenue, de l'humilité, de la moderation, de la patience. Il n'est nulle passion qui ne s'affoiblisse à cette salutaire pensée; mais n'est-ce point pour cela qu'on ne pense point à la mort, qu'on craint même d'y penser, de peur d'être obligé de changer de conduite? Dites à cette jeune personne qui n'est occupée que de luxe, que de vanité, qui ne soupire qu'après les joyes, & les fêtes mondaines, dites-lui de penser à la mort: *Memorare novissima tua.* Dites à cet homme d'affaires qui s'embarque sur les grandes mers, dont l'ambition & la cupidité ne scauroient trouver de bornes; dites-lui de penser à la pauvreté, & à la nudité où la mort doit le reduire en peu de jours. Dites à ces grands du monde, nez dans le faste, nourris dans les délices, élevez dans des idées d'indépendance & de grandeur; dites-leur de penser au jour qui doit les confondre avec le moindre de leurs sujets: si ces personnes pensoient quelquefois à la mort, seroient-ils si ardens pour tout ce qui nourrit leurs passions? seroient-ils si fort attachés à la vie? *Tris du deuxième Tome des Reflexions spirituelles du Pere Croiset.*

*Memorare novissima tua, &c.* Voici une seconde maniere d'appliquer le passage de l'Ecclesiastique: il faut Chrétiens que la pensée de la mort ait une grande vertu, puisque le Créateur l'imprimant d'abord dans l'esprit du premier homme, s'en servit contre le péché. Dès que vous ne desobéirez vous mourrez. Le tentateur même ne pût porter cet homme au péché, qu'après lui avoir ôté cette pensée: *Nequaquam moriemini.* Ne craignez point, vous ne mourrez pas. Adam fut innocent pendant qu'il conserva cette pensée, & il ne devint criminel qu'après qu'il l'eut perduë; marque des desordres que fait en nous l'oubli de la mort, & des admirables effets que la pensée y produit. Cet oubli de la mort est la marque d'une vielâche, d'une vie mondaine, d'une vie attachée aux biens de ce monde.

*En morior, quid mihi proderunt primogenita?* Genes. c. 15. Un homme puissant, riche & favorisé de tous les avantages de la nature & de la fortune, s'il pensoit qu'il doit mourir bientôt, ne pourroit-il pas dire ces paroles de l'infortuné Esau; mais dans un autre esprit, & avec un autre dessein que ce malheureux les disoit, lorsque pressé de la faim il ne demandoit qu'à se rassasier: *En morior, quid mihi proderunt primogenita?* Faut-il s'empreser pour des biens qu'on ne peut emporter en sortant de ce monde? Puisqu'il faut mourir en si peu de temps, de quoi me servira mon droit d'aînesse, les charges, les emplois, & toutes les marques de distinction, que la naissance semble avoir attachées à ma personne? de quoi me servira tant de richesses qu'il me faudra si-tôt laisser? d'avoir renfermé dans cette maison de plaisance toutes les commoditez & les délices de la vie; puisqu'il faudra si-tôt en sortir? d'être parvenu par tant de fatigues & de perils à ce haut rang où je suis placé: *En morior, quid mihi proderunt primogenita?* Voilà les salutaires reflexions que nous feroit la pensée & la meditation de la mort.

*Defunctus adhuc loquitur.* Ad Hebr. II. disoit l'Apôtre Saint Paul en parlant d'Abel. Comment parle-t-il encore puisqu'il est mort? Le voici; ce fut le premier de tous les hom-

Le même sujet.

Il faut penser que tous les biens de fortune ne nous serviront de rien à la mort.

L'exemple de ceux qui nous ont précédés de nous.

Ccc 3

fit une fa-  
litaire le-  
son que  
nous pou-  
vons mou-  
rir en tout  
âge & en  
tout temps.

mes, en qui le funeste arrêt de mort porté contre toute la posterité d'Adam fut exécuté. Il étoit jeune, d'une santé vigoureuse, d'une vie tres-innocente, & il se pouvoit promettre des siècles entiers; l'envie de son frere Caïn lui fit perdre tout cela, & le priva en un moment de tous les avantages de nature & de grace qui étoient en lui. Or ce que ce premier mort nous dit par son langage muet, mais que tout le monde est capable d'entendre: c'est que le fil de sa vie a été tranché au commencement de ses jours, lorsqu'il s'y attendoit le moins. Nous qui ne sommes ni si robustes que lui, ni dans un âge si florissant, ni d'une santé si parfaite, qui n'avons ni la vertu, ni son innocence, ni ses merites; quelle assurance pouvons-nous avoir d'une longue vie, & d'une paisible possession des biens dont nous jouissons?

*Noli metuere judicium mortis. Eccli. 41.* Ne craignez point le jugement de la mort; c'est-à-dire, n'appréhendez pas quand on vous annoncera la nouvelle de votre mort, & que l'on vous dira que le jugement que les Medecins font de vous, est un jugement de mort, & que tous unanimement vous ont condamné. Mettez-vous en tel état que cette nouvelle ne vous effraye point. Plût à Dieu, qu'il n'y eût point tant de difficulté qu'on en voit, lorsqu'il faut avertir un malade, & lui porter la parole, que le Prophete Isâie porta hardiment au Roi Ezechias: *Dispone domui tuae, quia morieris tu, & non vives.* Les parens ne veulent pas quelquefois qu'on porte cette parole au malade, de peur de l'épouvanter; mais c'est une tres-mauvaise conduite, & souvent tres-préjudiciable au salut de plusieurs, qui meurent sans avoir le loisir de se disposer à un passage si important: *Noli metuere judicium mortis.*

Isâia 38.

Tout ce qui est en nous, nous avertit qu'il faut mourir.

*Responsum mortis habuimus in nobismetipsis.* 2. ad Corinth. 1. Nous avons reçu au dedans de nous une réponse de mort. Que veut dire l'Apôtre à votre avis? C'est, disent quelques Interpretes, que tout ce qui est en nous, nous avertit que nous devons mourir, aussi-bien que tout ce qui est autour de nous.

En effet, si j'interroge mon corps, & toutes les parties qui le composent, elles me répondront qu'elles ne peuvent pas durer toujours, que cette machine si admirable sera enfin détruite, & que nous serons un jour réduits en cendre; mon temperament, ma complexion, les humeurs qui me font vivre par l'accord qu'elles ont entre elles, me signifient l'arrêt de ma mort, parce qu'enfin cette harmonie ne peut pas toujours subsister; nous voyons & nous sentons qu'elles se dérèglent, & cela s'appelle une réponse de mort; mais ajoutons que c'est aussi la réponse que nous devons faire à tout ce qui nous fait aimer la vie: je suis riche, mais je dois mourir: je jouis de tous les plaisirs: je suis craint, honoré: je possède tout ce qui me peut rendre heureux en ce monde; mais la réponse qu'on me peut faire à tout cela, c'est que je dois mourir. *In nobismetipsis responsum mortis habuimus.*

*Artifex lignarius sumpsit lignum, medium ejus combussit igni; reliquum autem ejus Deum fecit, & sculpit sibi: curvatur ante illud, & adorat illud. Isâie 44.* C'est de la sorte que le Prophete se moque d'un idolâtre: Voyez la folie de cet homme, qui d'une même pièce de bois, en prend une partie qu'il met au feu, pour cuire son repas, ou pour se chauffer, & de l'autre morceau qui est de même nature que le premier, il s'en fait une idole & un Dieu, devant qui il se courbe avec un profond respect pour l'adorer. Quelle extravagance, d'adorer une chose dont une partie est reduite en cendre? Faisons-nous à nous-mêmes l'application d'un si juste & si honteux reproche; nous sommes ce bois du genre humain dont Adam est la racine; la plus grande partie des branches de cet arbre est déjà reduite en cendres, il n'en reste rien que cela. Celui-là n'est-il pas un insensé qui adore le reste, & qui s'en fait une idole? L'un idolâtre son corps, l'autre une beauté mondaine & passagere. Ah! pensez que ce qui fait l'objet de votre culte, sera bientôt la dépouille de la mort, & reduit en cendre: *Pars ejus cinis est, cor insipiens adoravit illud.*

Nous sommes des insensés d'adorer un corps qui doit être reduit en cendre.

PARAGRAPHE QUATRIEME.

Pensées & Passages des saints Peres sur ce sujet.

*Quid in hac vita certum est nisi mori? Quocumque te verteris, incerta omnia, mors certa, natus es, certum est quia morieris.* Augustinus.

*Non est Deus mortis inventor sed iudex, quia mortis auctor peccatum est.* Idem, lib. 1. quest. veter. & nov. Testam. quest. 34.

*Mors non natura est conditio, sed poena peccati.* Idem, l. de Præd. & Grat. c. 3.

*Bene est quod timeas mortem; sed eam mortem debes timere, quam tibi ipse facis.* Idem, Epist. ad Præsb. Man.

*Sive festines, sive tardes, omnis vita humana brevis est.* Idem, Sermon. 5. de verb. Apost.

*Tunc maxime pungit timor mortis, quando nobis bene est; nam quando male est nobis, non timemus mortem.* Idem, Sermon. 245. de temp.

*Ex quo homo incipit vivere, jam potest & mori; possibilitatem mori, initium vita facit.* Idem, de decem chordis, c. 2.

*Quid est mors? derelictio corporis, depositio sarcina gravis, modo alia sarcina non portetur. quâ homo precipitetur in gehennam.* Idem, in Joannem.

*Quidquid temporis vivimus, de vivendi*

Qu'y a-t-il de certain dans la vie, si ce n'est qu'elle finira? De quelque côté qu'on se tourne, on ne voit qu'incertitude; la mort seule est assurée, vous êtes né, vous mourrez. Voilà ce qui est hors de doute.

C'est le péché seul qui est l'auteur de la mort, Dieu n'est que le juge qui nous y condamne.

La mort n'est pas une condition essentiellement attachée à la nature, mais une punition du péché.

Vous faites bien de craindre la mort; mais la mort que vous devez sur-tout appréhender, c'est celle que vous vous procurez par le péché.

Hâtez-vous, ne vous hâtez pas, la vie de l'homme est courte.

La crainte de la mort inquiète & tourmente davantage ceux qui sont à leur aise; quand on souffre, on n'appréhende gueres de mourir.

Un homme peut mourir dès qu'il a commencé à vivre; du moment qu'il est né, il est mortel.

Qu'est-ce que mourir? quitter un corps qui est un pesant fardeau, pourvu qu'après la mort nous ne nous trouvions pas chargés d'un poids qui nous précipite au fond des enfers.

Le temps que nous avons vécu, est autant de défal-

*Spatio demitur, & quotidie fit minus quod restat, ut nihil sit aliud tempus, quam cursus ad mortem. Idem, de civit. l. 13. c. 10.*

*Nudi omnes nascimur, nudi morimur, nulla distinctio inter cadavera mortuorum, nisi forte quia gravius forent divitum corpora disenta luxuria. Ambrosius in Hexam.*

*Quid tantopere vitam istam desideramus, in qua quanto divitiis quis fuerit, tanto majori oneratur sarcina peccatorum. Idem, de bono mortis.*

*Non habemus quod à morte timeamus, si nihil quod timendum sit, vita commisit. Idem, ibidem.*

*Nihil tam decipit genus humanum, quam quod dum ignorant spacia vite sua, longiorem sibi seculi hujus possessionem repromittunt. Idem, Epist. ad Cypr. Præsb.*

*Tanto amplius mors timeri debet, quanto nunquam prævideri valet. Gregorius, l. 12. Moral. c. 19.*

*Ad hoc conditor noster latere nos voluit finem nostrum, diemque mortis esse incognitum, ut dum semper ignoratur, semper proximus esse credatur. Idem, ibidem.*

*In morte, tanto timor fit acrior, quanto retributio viciniior, & quanto vicinius judicium tangitur, tanto vehementius formidatur. Idem, l. 24. Moral.*

*Homo, qui si in Creatoris obedientia persistisset, posset in æternum vivere, propter inobedientiam culpam percussus est mortalitate. Idem, in Pl. 5. Penitent.*

*Dura mente abesse mors longè creditur, etiam cum sentitur. Idem, l. 8. Moral.*

*Ejus est in mundo diu velle permanere, quem mundus oblectat, quem seculum blandiens, atque decipiens illecebris terrena voluptatis irruat. Cyprianus, lib. de mort.*

*Puerilem timeamus pavorem, mortem timeamus. Chrysost. Homil. 5. ad Popul. Antioch.*

*Quid tandem est mors? somnus consueti longior. Idem, ibidem.*

*Nihil mors est ultra quam somnus, & peregrinatio, & transmigratione à deterioribus ad meliora. Idem, Homil. 45. in Genesim.*

*Vis scire causam cur mortem timeamus? non vicimus cum diligentia, non habemus conscientiam puram; quod si esset, nihil nos mors terruisset. Idem, Homil. 5. ad Popul. Antioch.*

*Mori oportet, hoc stipulata est Dei vox, hoc sponndit omne quod nascitur. Tertull. in Apolog.*

*Morimur semper dum vivimus, & tunc tantum desinimus mori, cum desinimus vivere. Innocentius Papa, l. 1. de contemptu mundi.*

*Misera conditio, gravis dolor, grave damnum, grave tormentum mors. Sanctus Anselmus, in Medit.*

*Volo te mortem, etsi non effugere, certè non timere: justus quippe mortem etsi non cavet, tamen non pavet. Bernard. Epist. 105.*

*Semper extremum diem debemus metuere, quem nunquam possumus prævidere. Gregor. Homil. 11. in Evang.*

*Dies ultimus senibus est in januis, juvenibus in insidiis. Abbas Guericus, Serm. 3. de Adv.*

*Mors nihil aliud est quam carceris finis, & laboris consummatio, oneris gravissimi depositio, de domo ruinosâ liberatio. Idiot. lib. 5. c. 8.*

*Quantis laboribus agitur, ut longiori tempore laboretur? & mors cum impendèrè caperit, idèd cavetur ut divitiis timeatur. August. Epist. 45.*

*Mors est portus ad quem continuò navigamus. Idiot. l. 5. c. 8. de Contemplat.*

*Mutuum debitum est inter se natiuitati curæ*

qué sur ce que nous avons à vivre : ce que nous avions de reste diminué ; en sorte que le temps n'est autre chose qu'une course dont le terme est la mort.

Nous naissons nus, la mort nous laisse nus. Quelle différence y a-t-il entre les cadavres des morts, si ce n'est que ceux des riches, qui sont amollis par les délices, rendent une odeur plus insupportable ?

D'où vient que nous souhaitons tant de vivre ? puis que plus la vie est longue, & plus nous sommes chargés de péchez.

Si pendant la vie nous n'avons rien fait dont nous devions craindre les suites, la mort n'a rien pour nous de formidable.

Rien ne trompe tant les hommes, comme d'ignorer leur dernière heure : car cette ignorance leur fait croire le terme de leur vie fort éloigné.

On doit d'autant plus craindre la mort, qu'on ne l'a jamais assez bien prévuë.

La raison pour laquelle le Créateur nous a caché le moment de notre mort, c'est afin que chaque heure de notre vie nous nous persuadions que ce sera la dernière.

Les frayeurs, dont au moment de la mort on est saisi, sont d'autant plus vives, que le jugement est plus proche, & qu'on est plus près de porter la peine de ses péchez.

L'homme pouvoit vivre à jamais, il n'avoit qu'à rendre à son Créateur l'obéissance qu'il lui devoit ; il a desobéi, & Dieu l'a frappé de mort.

L'endurcissement de l'homme va quelquefois jusqu'à croire la mort fort éloignée, dans le temps même qu'on en sent les approches.

Si quelqu'un doit souhaiter de vivre long-temps, c'est celui sans doute à qui le monde rit, qu'il attire dans ses pièges par les appas d'une volupté trompeuse.

C'est une crainte puerile que la crainte que nous avons de la mort.

Qu'est-ce après tout que la mort ? un sommeil plus long qu'à l'ordinaire.

La mort n'est autre chose qu'un sommeil, un peletinage, un changement de mal en bien.

Voulez-vous sçavoir pourquoi nous craignons de mourir ? c'est que nous n'avons pas vécu avec assez d'exactitude à remplir nos devoirs ; c'est que nous n'avons pas la conscience nette ; si elle n'avoit rien à nous reprocher, la mort n'auroit rien d'effrayant pour nous.

Dieu a stipulé avec nous que nous mourrions ; & nous avons accepté la condition en naissant.

Notre vie est une mort continuelle, & ce que nous appellons cesser de vivre, nous devons le nommer cesser de mourir.

Quelle malheureuse condition que d'être sujet à la mort, quelle douleur ! quelle perte ! quel supplice !

Je ne veux pas que vous évitiez la mort, mais que vous ne la craigniez pas ; car quoi que le juste ne fasse rien pour l'éviter, toutefois elle ne lui cause nulle frayeur.

Nous devons toujours craindre notre dernière heure ; puisque nous ne sçaurions la prévoir.

Un vieillard peut dire que la mort est à sa porte ; mais les jeunes gens doivent sçavoir qu'elle est en embuscade pour les surprendre.

Mourir n'est autre chose que sortir de prison, mettre fin à un grand travail, se décharger d'un pesant fardeau, s'échapper d'une maison qui tombe en ruine.

Que de peines pour prolonger ses travaux ? & quand la mort approche, que de soins pour l'éviter, qui n'aboutissent qu'à la faire craindre plus long-temps.

La mort est un port, toute notre vie est une continuelle navigation pour y arriver.

Il y a une dette réciproque entre la naissance & la

mortalitate; forma moriendi causa nascendi est. Tertull. de carne Christi.

Omnino opus mortis horrendum divortium. Bernardus, Serm. 26. in Cant.

Vides viventem, (hominem divitem, & superbum.) Cogita morientem. August. in Psalm. 98.

Pulvis mortalium ultima spes. Greg. Nazianz. in carmin.

Mundus hic, & mortalis est, & morientium regio; priusquam anima separetur à corpore, sapere morimur; vita hominum per multas mortes expleri consuevit. Basilius, in Job. c. 4.

Horreare mortem, natura est; vincere naturam animi fortitudine, gratia est. Cyprianus, Epistola 104.

Crede mihi, non habet concupiscentia locum, ubi mors timetur. Zeno Veronens. Homil. de Contin.

Incertum est quo te loco mors expectat, tu illam omni loco expecta. Seneca.

Quotidie morimur, quotidie enim demitur aliqua pars vita, & tunc quoque cum crescimus vita decrescit. Idem, Epist. 24.

mortalité; la maniere dont nous mourons se tire du sujet qui nous fait naître.

C'est un horrible divorce que celui qui se fait à la mort de l'ame avec le corps.

Vous le voyez vivant, ce riche superbe, representez-le-vous lorsqu'il est prêt d'expirer.

Quelle est la dernière esperance des mortels? De la poussiere.

Ce monde est mortel, & c'est la region des mourans; nous mourons plus d'une fois ayant que notre ame se separe de notre corps; & la vie de l'homme n'est qu'une suite continuelle de plusieurs morts.

C'est le propre de la nature d'avoir horreur de la mort; mais c'est l'effet de la grace de vaincre la nature par une force d'esprit qui nous fait mépriser la mort.

Croyez-moi, la crainte de la mort est bien puissante pour reprimer les mouvemens de la concupiscentie.

Vous ne savez pas où la mort vous attend; voulez-vous n'en être pas surpris, attendez-la par tout.

Tous les jours nous mourons, chaque jour emporte une partie de notre vie, à mesure même que nous croissons, le nombre de nos jours diminué.

### PARAGRAPHE CINQUIÈME.

Ce qu'on peut tirer de la Theologie par rapport à ce sujet.

Ce que c'est que la mort.

LA mort considerée selon la nature, n'est autre chose que la separation de l'ame & du corps; comme l'union de l'ame avec ce même corps fait la vie; toutes les autres notions ou définitions que l'on peut donner de la mort, ne sont que des idées qu'on s'en forme selon la maniere, dont on l'envisage par rapport à ce qu'on a été durant la vie, ou à ce que l'on devient après que l'on a cessé de vivre. Les Payens & les Chrétiens sont de même sentiment sur ce point, & ne sont differens que sur les suites de la mort, & la disposition d'esprit de ceux qui la sentent approcher, ou qui la souffrent. La mort donc ainsi considerée se peut diviser en deux especes. L'une s'appelle naturelle, & c'est celle qui est causée par un principe interieur; sçavoir par l'extinction de la chaleur naturelle; & par le défaut de l'humide radical qui entretient la vie. L'autre espece s'appelle mort violente, & c'est celle qui vient d'un principe étranger, lequel est different selon les accidens, ou les causes qui nous peuvent ôter la vie. Ce qu'il n'est pas nécessaire d'expliquer plus au long, puisqu'on l'entend assez, & que l'experience le fait voir tous les jours. Dans les principes de la Religion Chrétienne, la mort, les maladies, & les infirmités qui la précédent & qui la causent, sont la peine du peché de nos premiers peres. C'est l'Apôtre qui nous l'enseigne, quand il dit que la mort est entrée dans le monde par le peché. Ce qui suppose que nos premiers peres furent formez de Dieu avec le don de la justice originelle, par lequel ils auroient été préservez de la mort. Mais ayant voulu se rendre immortels par le peché, toute la nature humaine a été privée de ce don surnaturel, dont nos premiers peres avoient été annoblis, & elle est tombée ensuite dans la nécessité inévitable de mourir. De maniere que la mort est naturelle à l'homme par le mélange des humeurs, dont son corps est formé; mais elle lui est devenue une peine & un châtement par la perte du don de cette justice originelle, qui le devoit préserver de la mort.

Quoi que la mort soit.

C'est un sentiment catholique, & qu'aucun Theologien ne revoque en doute, que quoi

que la mort soit un châtement du peché de nos premiers peres, & même que nous nous la soyons attirée, & avancée par nos pechez propres & personnels, elle peut néanmoins, non seulement être une occasion de merite aux gens de bien, mais encore un moyen de satisfaire pour nos propres pechez du moins en partie à la justice de Dieu, par l'acceptation volontaire qu'on en fait, & par le bon usage des douleurs qu'elle nous cause; à quoi l'on doit exhorter les moribonds; de sorte que ce n'est pas seulement de la mort des Martyrs qu'on peut dire avec Saint Augustin: *Que par une grace admirable du Sauveur, la peine du peché est devenu l'instrument de la vertu.* C'est de la mort de tous les hommes. Elle seroit pour eux un des plus puissans moyens de leur salut, & l'un des plus grands remedes de leurs maux, s'ils en sçavoient tirer les avantages, que la misericorde divine leur veut procurer par ce châtement que sa justice exerce sur eux.

C'est un arrêt, que Dieu prononça contre le premier homme, & qui le condamna lui & toute sa posterité à mourir. Et certes il étoit bien juste que l'homme mourût dès-là qu'il auroit peché; c'est la pensée de Saint Bernard: *Aequum erat ut moreretur homo si peccaret.* Ce Pere nous en donne la raison; c'est que le corps & l'ame ne pouvoient être separez l'un de l'autre que par la mort, comme l'ame ne pouvoit être separée de Dieu que par le peché: *Non potuit dividi à Deo, nisi peccando, & corpus ab anima nisi moriendo.* Or il étoit juste que l'ame, après s'être volontairement separée de Dieu, en fût punie par la separation du corps. Par consequent, il falloit que l'homme devint sujet à la mort dès qu'il seroit devenu pecheur; d'autant plus que c'est souvent le corps qui rend l'ame criminelle, & qui merite que Dieu le châtie, en le faisant rentrer dans sa premiere origine.

Quoi que le Fils de Dieu soit venu au monde pour nous affranchir des peines, que nous avons encouruës par le peché, il n'a point voulu néanmoins nous exempter de la loi de la mort, qui en est la premiere, & nous rendre l'immortalité, que nous avons perdue

une punition, elle peut être meritoire par l'acceptation volontaire qu'on en fait.

L. 13. de civit. c. 4.

Pourquoi Dieu a condamné l'homme à la mort.

Pourquoi le Fils de Dieu, qui nous a délivrez des peines dûes au peché, n'a

point voulu nous délivrer de la mort.

par la prévarication de nos premiers peres. Les Theologiens en donnent plusieurs raisons : voici celle de Saint Augustin ; sçavoir, que pour tirer notre salut de ce qui fut le supplice du premier homme, il a voulu que certe peine du peché fut l'instrument de la vertu, & le passage à une vie éternellement heureuse. *Sic per ineffabilem Dei misericordiam, & ipsa pena vitiorum transit in arma virtutis, & fit iusti meritum supplicium peccatorum, ut mors quam vitæ constat esse contrariam, instrumentum fieret, per quod transfretur ad vitam.*

L. 13. de civit. c. 4.

Erreur des anciens Philosophes sur la nécessité de la mort.

C'a été une erreur de tous les anciens Philosophes, d'avoir regardé la mort uniquement comme une loi de la nature, & non comme la peine d'aucun peché, pour adoucir en quelque sorte la rigueur du plus terrible de tous les maux par son inévitable nécessité. *Lex est, dicit Senèque en cette vûë, non pœna, perire.* Comme ils n'étoient pas éclairés des lumieres de la foi, leur erreur étoit pardonnable ; voyant que toutes les choses du monde étoient sujettes à déperir par la condition de leur être, il leur sembloit que l'homme ne pouvoit prétendre d'être exempt de cette loi si generale. Mais la foi nous apprend que la justice originelle, où il fut créé, l'auroit heureusement rendu immortel. Ainsi quoi que l'homme dût mourir, selon les principes de sa nature, il est seur que s'il fût demeuré fidele à Dieu, il n'auroit point ressenti la mort, & il seroit passé de cette vie à l'immortalité bienheureuse sans passer par ce fâcheux milieu.

L. 6. de Genesi ad litteram, natura : mortalis ergo erat conditioe corporis animalis, immortalis verò beneficio conditoris, dit S. Augustin.

Le Fils de Dieu n'a pas voulu s'exempter de cette loi generale de la mort.

Il suffit d'être enfant d'Adam pour être sujet à cette dure nécessité, qui est, comme nous avons dit, la peine du peché. C'est pourquoi le Fils de Dieu, qui s'étoit chargé de satisfaire à la justice divine pour les pechez des hommes, quoi qu'il fût immortel de sa nature, est devenu, en même temps qu'il s'est revêtu de notre chair, mortel comme nous, & a éprouvé en effet la mort ; sa sainte Mere, quoi que préservée en sa Conception du peché, qui nous rend sujets à la mort, n'a pas laissé d'éprouver dans son innocence cette peine des coupables enfans d'Adam. Si bien qu'après ces deux grands exemples, ce seroit le comble de la folie de se promettre quelque exemption d'une loi si inviolable & si generale.

Pourquoi le Baptême qui efface le peché ne nous délivre pas de la mort, qui en est la peine.

Saint Augustin répond à cette question, que loin que le Baptême ou la mort de Jesus-Christ ayent dû affranchir de la mort ceux qui croient en lui ; c'est ce Baptême & cette mort, qui leur en imposent une nouvelle nécessité : car comme ce Sacrement les incorpore avec Jesus-Christ, il les oblige à porter la ressemblance de sa mort, & puisque le Chef n'a eu entrée dans la gloire que par sa mort & par sa croix, ses membres ne peuvent participer à l'immortalité glorieuse où il est entré, que par une fidelle imitation de sa mort, comme dit ce Saint : *Sumus in morte illius baptizati, ut moriamur sicut ille.*

De la perseverance finale, qui est de mourir en état de grace.

Comme la perseverance finale n'est autre chose que la grace d'une bonne & sainte mort, que Dieu fait à ses Elûs, & qu'il leur ménage, les enlevant de ce monde lorsqu'ils sont en bon état ; faveur qu'il ne fait pas à tout le monde, & qu'il ne doit à personne, non pas

même aux plus grands Saints. Voilà ce qui nous doit rassurer dans les frayeurs de la mort, & dans la crainte qu'il ne nous refuse cette grace que nous ne pouvons mériter ; sçavoir, que dans les regles ordinaires de la conduite de Dieu, une vie sainte ne peut être suivie d'une mort malheureuse : C'est le Concile de Trente, qui en parle de la sorte, & qui nous enseigne deux choses sur ce point si important. 1°. Il ne veut pas, à quelque degré de perfection que soit monté le Juste pendant sa vie, qu'on puisse répondre de sa perseverance dans la grace jusqu'à la mort, pour nous tenir toujours dans l'humilité, dans la crainte, & dans la défiance de nous-mêmes. 2°. Il nous avertit d'avoir une humble confiance dans nos bonnes œuvres ; d'où il faut inferer que c'est par nos travaux, par nos soins, par nos prieres, par nos mortifications, & en un mot, par une vie sainte & reguliere, que nous obtenons la grace finale, qui n'est autre chose que la grace de bien mourir.

Vivre dans le peché, c'est sans doute un mal effroyable, parce que le peché prive l'homme de la grace de Dieu, le fait son ennemi, & l'accable de sa haine, le dépouille de tous les biens surnaturels, qui lui donnoient droit à la gloire, & enfin le rend digne de l'enfer. Mais de mourir dans son peché, c'est un autre mal bien plus grand & plus terrible ; puisqu'outre tous ces maux, & ces mêmes desavantages, qui sont absolument inseparables du peché, soit en la vie, soit à la mort : celui qui meurt en cet état, voit ruiner entierement, & détruire tout ce qui reste au pecheur de ressource & de bien, veritable ou apparent, durant cette vie.

Il y a des personnes qui ne pensent à leur mort qu'en Philosophes ; ils la regardent comme une nécessité generale, qu'ils ne peuvent éviter, & ils pensent y être préparés quand ils ont fait resolution de la souffrir sans inquietude ; mais ils se mettent peu en peine de ce que deviendra leur ame ; ils s'abandonnent aux desirs de leur cœur, aussi hardiment que s'il n'y avoit point de justice qui punit les crimes des hommes, & comme si tout ce qui est en eux devoit finir avec leur corps. Mais ceux qui ont la foi, ont aussi plus de lumiere & de raison ; ils ont une juste crainte de tomber entre les mains de Dieu, avant que d'avoir satisfait à sa justice ; & ils desirent faire une bonne mort : *Moriatur anima mea morte iustorum.* C'est pourquoi ils sont émûs toutes les fois que la mort se presente à eux ; ils craignent leurs pechez, & font resolution de les expier par la penitence ; ils souhaitent de mourir comme les Saints, & ils soutiennent les miseres de la vie presente, par l'esperance des biens futurs.

On ne sçauroit douter de cette parole du Sage, *Souvenez-vous de votre dernière fin, & vous ne pecherez jamais ;* mais ce seroit se tromper de croire, que tout souvenir de la mort puisse produire cet effet. Quand il est tel en effet que Dieu le desire, il n'y a rien de si efficace pour nous préserver du peché : comme il n'y a rien de si capable de nous détacher du monde, que d'être penetré d'une vive pensée, que dans un moment il n'y aura plus de monde pour nous. Mais la pensée de la mort, qui s'évanoûit avant que d'être formée, ne peut faire une forte impression sur notre cœur, ni rien changer dans

Quel horrible mal c'est que la mort dans le peché, qui fait proprement la mauvaise mort.

Il ne faut pas envisager la mort en Philosophie, mais en Chrétien.

Afin que le souvenir de la mort fasse l'effet que le Sage prétend, il faut qu'il soit continuel.

nos actions. Afin donc qu'elle nous fasse porter des fruits de salut, il faut qu'elle ne sorte point de notre esprit, qu'elle demeure toujours devant nos yeux, qu'elle soit la regle de nos actions, & qu'il paroisse que toute notre conduite est celle d'un homme, qui se voit en agonie, & qui se sent mourir.

On peut  
desirer licite-  
ment, &  
même sainte-  
ment la  
mort.

J'avoué que la nature nous a donné le desir de la vie; mais par cette même raison, les Theologiens soutiennent que le desir de la mort est legitime; parce qu'elle est un passage à la vie veritable, & que celle dont nous jouissons ne merite pas ce nom. Si nos ames étoient demeurées dans l'innocence, & nos vies dans la felicité; ce desir de vivre auroit eu pour objet assez raisonnable cette vie temporelle, nous l'eussions passée toute entiere avec plaisir; & comme en cet état nous eussions pû ne mourir pas, nous eussions desiré de passer de cette vie à l'autre, sans trouver cet effroyable milieu. Mais comme nous sommes tombez dans le crime, & par consequent engagez dans la misere, & que les avantages que le peché nous a fait perdre, ne nous peuvent être rendus que par la mort; ce

n'est ni une erreur, ni une phrenesie de desirer la mort, qui nous remet en possession de notre bonheur. Au contraire, c'est une maladie digne de compassion, d'avoir de la passion & de l'attache pour une vie si miserable. Outre qu'en qualité de Chrétiens, nous devons nous regarder comme des voyageurs, dont la demeure n'est pas dans ce monde, mais qui aspirent au Ciel leur veritable patrie. Nous pouvons donc souhaiter la mort, & ce souhait est la marque d'une ame sainte & parfaite, qui ne tient par aucun lien à ce monde, & qui desire avec l'Apôtre, d'être délivrée des liens de ce corps, pour être éternellement avec Jesus-Christ. Ce qui fit le plus ardent desir de Saint Paul: *Desiderium habens dissolvi, & esse cum Christo*. Et ce qui ne pouvant s'obtenir que par la mort, a fait dire à Saint Cyprien, que les Chrétiens ne s'accordent pas avec eux-mêmes, quand ils demandent à Dieu que son royaume leur arrive, & qu'en même temps ils craignent tant la mort, qui est un moyen necessaire pour y parvenir, & pour en jouir.

Ad Phi-  
lipp. 1.

### PARAGRAPHÉ SIXIÈME.

*Les endroits choisis des Livres Spirituels, & des Prédicateurs modernes sur ce sujet.*

Rien de  
plus capa-  
ble d'em-  
pecher les  
hommes de  
pecher que  
la pensée  
de la mort.  
Eccl. 7.

ON ne meurt que parce que l'on a peché; & il suffiroit pour ne plus pecher, de bien penser que l'on doit mourir. C'est l'Écriture même qui nous en assure: *Souvenez-vous de votre fin, & vous ne pecherez jamais*. En effet, qu'y a-t-il de plus capable de faire rentrer l'homme dans lui-même, & de plus propre à le dégoûter du monde, à reprimer son orgueil, à le frapper d'une crainte salutaire des jugemens de Dieu que la pensée de la mort? Aussi Dieu, qui voyoit combien cette pensée nous étoit utile, a voulu qu'elle pût être renouvelée dans nos esprits, par une infinité d'objets differens, & de différentes actions, qui nous presentant sans cesse l'idée de la mort, ne nous permettent pas de l'oublier, à moins que nous n'en détournions volontairement les yeux. Nous ne sommes pas seulement avertis qu'il faut mourir par la frequente mort de tant d'hommes, qui disparaissent à tout moment à nos yeux; par celle de tous les animaux auxquels nous avons été égaux en ce point, en punition de notre peché; par les maladies qui nous arrivent; par la défaillance continuelle de nos corps que nous éprouvons sans cesse; par une infinité d'accidens qui nous menacent à tous momens: nous le sommes aussi par une grande partie de nos actions, qui ayant pour but d'éviter la mort, nous en doivent continuellement remettre l'image devant les yeux. *Pris des Essais de Morale, premier traité des quatre dernieres Fins, ch. 1.*

Les hom-  
mes doi-  
vent penser  
à la mort  
comme des  
criminels  
qui y sont  
condam-  
nez.

Il ne faut point avertir des criminels enfermés dans une prison, dans l'attente d'un jugement, où il y va de leur honneur, de leur bien, & de leur vie, de penser au danger où ils sont, aux moyens de l'éviter, aux voyes de se rendre leurs Juges favorables; leur état les en avertit assez, & leur pensée s'y porte naturellement, sans qu'il soit besoin qu'ils fassent effort pour s'y appliquer. Mais combien s'y appliqueroient-ils encore davantage, s'ils croyoient pouvoir avancer leurs affaires en y pensant; & qu'il n'y eût point de meilleur moyen de gagner l'esprit de leurs Ju-

ges, & de rendre leur cause bonne, que d'avoir sans cesse dans l'esprit le jour auquel ils doivent être jugez. C'est là l'image de l'état des hommes; mais ce n'est pas l'image de leur conduite. Ils sont prisonniers, comme ces criminels dont nous parlons; car la terre toute entiere est la prison generale de tous les hommes, & l'on n'en sort que par le supplice. La mort en est un, auquel ils ont tous été condamnés par la justice de Dieu, & toute mort est l'exécution d'un arrêt de Dieu qui nous y condamne. Tout ce qui les environne les en avertit; & cependant la verité est qu'il y en a tres-peu qui y pensent, & beaucoup moins qui y pensent serieusement. La plupart des hommes mettent au contraire tout leur soin, & toute leur étude à bannir ces objets de leur esprit, à ne voir la mort que le moins qu'ils peuvent, à éloigner d'eux tout ce qui la represente un peu vivement; & ils y réussissent si bien, qu'ils arrivent presque tous à la mort, sans y avoir jamais bien pensé. *Les mêmes.*

Il n'y a gueres de gens qui puissent entendre sans émotion, le commandement que le Prophete Isaïe fit de la part de Dieu au Roi Ezechias, de mettre ordre à ses affaires, & de se préparer à mourir: *Dispone domui tuae, &c.* L'image de la mort, quand elle est proche & certaine, ébranle les plus intrépides & les plus fermes. Et quand on annonce à quelqu'un qu'il n'a plus que fort peu de temps à vivre, on est bien plus en peine de moderer la crainte de la mort, que de le porter à y penser. Chacun s'agit dans ces occasions, & se presse non seulement de mettre ordre aux affaires de sa maison, mais aussi à celles de sa conscience. Les plus impies en sont émus, & n'osent prendre le hazard de mourir comme ils ont vécu; ils trouvent plus de sûreté à faire du mieux qu'ils peuvent, les actions de religion qu'ils avoient negligées durant leur vie. *Les mêmes, chap. 2.*

Tous les  
hommes  
qui ont  
quelques  
sentimens  
de Christia-  
nisme,  
sont tou-  
chez &  
émus de la  
pensée de  
la mort.  
Isaïe 38.

Pour craindre la mort, c'est assez de voir mourir une personne; mais quel jugement devons-nous faire de ceux qui la méprisent, &

Difference  
des braves  
du monde,  
& des lâ-  
&

ches Chrétiens au sujet de l'oubli de la mort.

& qui paroissent n'en avoir nulle apprehension? Il y a ici une grande différence à faire: parmi les braves, selon le monde, le mépris & l'oubli de la mort est une marque de leur force & de leur courage; mais parmi les Chrétiens, cet oubli & le peu d'apprehension qu'en témoignent la plupart, est ordinairement un signe de leur lâcheté. Les braves du monde affrontent la mort, l'insultent, & la bravent, parce qu'ils se font une bravoure singulière de mépriser le peril, & une gloire de s'y exposer; c'est pourquoi ils détournent de leur esprit la pensée de la mort & du danger qui semble les en menacer; & cet oubli fait qu'ils ne se ménagent point; qu'ils vont à corps perdu aux occasions dangereuses; qu'ils forcent les bataillons, & volent par tout où on les envoie. Une certaine ivresse de gloire obscurcit leur lumière, & leur fait méconnoître le danger. Il n'en est pas de même à l'égard des Chrétiens: l'oubli de la mort fait paroître leur lâcheté; les uns n'osent y penser à cause de leur délicatesse; l'ombre seule de la mort les effraye, & le nom seul consterne ces ames effeminées. Les autres se font étourdi l'esprit sur les suites de la mort; ils ne craignent rien, parce qu'ils ne considèrent jamais ce qu'ils deviendront: *Nihil timent, quia nihil vident*, dit un saint Pere; plongez dans les plaisirs ils sont comme abrutis, & devenus tout stupides à cet égard. En effet, si les uns & les autres avoient cette pensée présente dans leur esprit, ils craindraient le malheur éternel dont ils sont menacés après la mort. *Le Pere Gegou, traité de la Préparation à la mort.*

Les Chrétiens qui ne pensent point à la mort sont inexculpables.

Si la mort étoit un mal, ou qui fût inconnu, ou qui arrivât rarement, en de certains temps, ou à de certaines personnes; si c'étoit un mal éloigné de nous, que l'on pût éviter, ou qui n'eût nulle fâcheuse suite, on pourroit excuser ceux qui n'y penseroient pas; mais il n'en est pas ainsi. La mort est un mal si commun, qu'elle frappe tous nos sens; si fréquent, que chaque jour elle nous en fournit de nouveaux spectacles; si proche de nous, que nous en trouvons les principes dans nous-mêmes; si inévitable, qu'il n'y a ni grandeur, ni richesses, ni puissance qui y puisse parer ou résister; si redoutable pour les suites, que c'est d'elle que dépend notre bienheureuse ou notre malheureuse éternité. Il est par ce moyen de notre intérêt d'y penser, & cependant nous ne pouvons nous résoudre à y songer. *Le même.*

Il faut souvent parler aux Chrétiens de la mort, pour les en faire souvenir.

Les Ministres du Seigneur doivent souvent dire aux peuples, ce que l'on dit à Jesus-Christ quand il s'approcha du tombeau de Lazare: *Veni & vide*. Venez & voyez; voyez ces yeux fermés, ce visage livide, ces cheveux hérissés & épars, ces joues creuses & flétries; ne vous contentez pas d'y jeter une vue superficielle, regardez tout cela comme un état où vous serez réduit un jour vous-même; c'est un spectacle où vous avez part; vous paroîtrez à votre tour sur ce théâtre. *Veni & vide*. Vous me direz que vous ne pouvez vous résoudre à y penser, & que je ménage fort peu la délicatesse de ceux qui m'écoutent de leur mettre ce spectacle affreux devant les yeux; & moi je vous répons que pour ménager trop une sensibilité si peu chrétienne, vous négligez le plus puissant moyen que Dieu vous ait donné de penser à votre salut, & d'y travailler tout de bon. *Le même.*

Il suffit d'envisager un moribond au lit de la mort, pour concevoir combien ce spectacle est effrayant. Ses mains & ses bras tombent de foiblesse; la poitrine accablée sous le poids d'une fluxion qui l'étouffe, à peine peut-elle respirer; la tête ne peut plus se soutenir; les lèvres se couvrent d'écume; les yeux s'obscurcissent; le visage est couvert d'une sueur froide, & d'une pâleur mortelle; tout ce qui frappe les sens n'inspire que de l'horreur. Cependant ce qui nous paroît au dehors n'est qu'une image légère de ce que l'ame d'un pecheur reprobé commence à éprouver au dedans. Elle envisage la nécessité inévitable d'une mort qui ne peut être ni surmontée par la force, ni touchée par les larmes, ni évitée par tous les remèdes de la médecine. Elle la voit s'approcher, comme un criminel voit dresser l'échaffaut où il doit être exécuté. La sortie de ce monde lui cause de l'horreur, le passage du temps à l'éternité lui fait souffrir de la douleur, les approches de son Juge lui donnent de la frayeur, & tout cela la remplit d'une crainte mortelle que rien ne peut soulager. *Le même.*

Peinture d'un moribond; situation de son corps & de son ame.

L'oubli de la mort rend les hommes avides, insatiables, ardens à amasser héritages sur héritages; un sage Payen s'en est plaint il y a long-temps: *Tanquam mortales vivimus, tanquam immortales concupiscimus*. Nous vivons & craignons comme des gens qui doivent mourir, ou que la mort peut surprendre à toute heure; mais nous désirons comme si nous étions immortels; nous amassons biens sur biens, maisons sur maisons, héritages sur héritages, comme des gens qui ne doivent jamais mourir: quel aveuglement! quel oubli! accordons-nous avec nous-mêmes, & levons cette contradiction. Si nous amassons avec tant d'ardeur les biens de la vie, ne négligeons pas le soin de conserver cette vie même, en nous embarrassant à amasser des biens qui ne sont que pour elle; regardons-nous comme des personnes qui sont à deux doigts de leur tombeau, qui ne savent entre les mains de qui passeront ces héritages, & qui se considèrent comme des victimes que la mort va bientôt sacrifier. *Sermon manuscrit.*

L'oubli de la mort fait qu'on s'attache aux biens de cette vie.

Rien n'est plus terrible dans la mort que la surprise, & cependant rien de plus ordinaire. C'est pour cela que l'Écriture nous la représente, tantôt comme un larron qui vient dépouiller de nuit ceux qui dorment d'un profond sommeil; tantôt comme un maître qui cache à ses serviteurs le moment de son retour; tantôt comme une amorce qu'un pecheur tend à un poisson qui l'avale, & qui se sent tirer de l'eau avec violence; tantôt à un déluge qui vient tout à coup, & qui renverse les plus solides bâtimens. Pourquoi cela? Pour avertir que nous serons surpris de la mort, si nous n'y pensons; qu'une vie lâche, & oisive nous y conduit insensiblement; que la vigilance est absolument nécessaire; que sans cela le Fils de l'homme viendra lors que nous n'y penserons pas, qu'il nous surprendra dans notre négligence, & que ne l'ayant pas attendu, nous mourrons malheureusement. *Le même.*

Les surprises de la mort sont fréquentes & ordinaires.

A la mort on est autant ennemi des passions, qu'on en a été esclave durant la vie: la mort est, pour ainsi dire, le tombeau des passions, & la pensée de la mort en est le remède; les passions n'ont plus de force quand on ne les regarde que comme des sources de ré-

Comme la mort éteint toutes les passions des hommes. La pensée de la mort en est

Le solive-  
rain reme-  
de.

grets, & de repentirs : à la mort on ne les regarde pas sous une autre face, on ne peut pas même comprendre comment on a pu les envisager autrement. Reste-t-il à la mort quelque trace de ces idées chimeriques qu'on avoit du monde, & de la prétendue félicité dont il entretient ses partisans? Ces entêtements de se pousser, ces desirs immenses de s'enrichir, perseverent-ils au milieu de ce dépouillement universel de toutes choses? Reste-t-il du moins un souvenir bien consolant de ce qui a flaté notre orgueil, de tout ce qui a satisfait notre cupidité? *Le Pere Croiset, Tome second de ses Reflexions spirituelles.*

L'état af-  
freux de  
nos corps  
dans le  
tombeau  
après la  
mort.  
Jobi 17.

Entrons nous-mêmes dans le tombeau, & rendons-nous spectateurs de ce qui s'y passe, nous recevrons l'intelligence de ces paroles de Job : *Putredini dixi: pater meus es; mater mea, & soror mea, vermibus.* Quel discours peut bien représenter ce que vous verrez là de vos propres yeux? à peine le corps de cette personne si saine & si bien faite est-il renfermé dans le tombeau, qu'il s'engendre une prodigieuse quantité de vers & d'autres insectes, qui étant crûs dans ce cadavre, commencent à se nourrir des mêmes chairs, où ils ont été engendrez. Vous en verriez qui dévorent les yeux, d'autres qui sortent des narines, d'autres qui se roulent dans la bouche, dans le sein, qui entrent & qui sortent de la poitrine entr'ouverte; cependant les cheveux se détachent de la tête, le nez, les lèvres, les joues tombent par morceaux; ce n'est plus qu'un fumier, qu'un cloaque, qu'un horrible amas de pourriture & de corruption. Enfin les vers ayant tout consumé, ils se consomment eux-mêmes de faim: il ne reste qu'un affreux squelette, qui se démet peu-à-peu, comme un vieux bâtiment ruineux, jusqu'à ce qu'enfin tout est réduit en poussière. Voilà la fin de toute la beauté, la fin de tous les plaisirs, de toutes les délices de la vie. Ce corps nourri si délicatement, & dans un si grand embonpoint; ce corps qu'on habille avec tant de mollesse, à qui l'on fait des lits délicieux, que l'on défend avec tant de soin, du froid & du chaud, voilà ce que deviendra ce corps un jour. *Le Pere de la Colombiere.*

La mort  
nous cou-  
vaine de la  
vanité de  
toutes les  
choses du  
monde.  
Psal. 4.

*Filii hominum, usquequod gravi corde? ut quid diligitis vanitatem, & quaritis mendacium?* O enfans des hommes! est-il possible que rien ne vous puisse faire ressouvenir de la mort? est-il possible que le souvenir de la mort ne vous détache point de la vie? Grands de la terre, riches mondains! voilà où votre grandeur & vos richesses seront reduites dans peu de temps, à un simple linceul, à six pieds de terre, à une épouvantable corruption, à un prompt & un éternel oubli. Voilà ce qui est arrivé à tous vos ancêtres, à tous vos prédécesseurs: plusieurs d'entre eux ont peut-être vécu & sont morts dans le palais où vous logez, dans le même alcove, où vous dormez tous les jours; vous les suivrez, & vous serez suivi de mille autres. On vous verra peut-être dans peu de jours étendu dans un cercueil pour mediter à la vûe de votre cadavre sur la vanité des choses d'ici-bas, pour s'instruire par votre exemple à mépriser ce que vous avez aimé. *Ut quid diligitis vanitatem, & quaritis mendacium? Le même.*

Dieu se  
rend terri-  
ble aux  
Grands &  
aux Sou-

*Terribili, & ei qui auferit spiritum Principum.* Psalm. 75. Quand Dieu n'auroit autre pouvoir sur les hommes, que de leur pouvoir ôter la vie, par cela seul, combien se rendroit-

il terrible aux Souverains mêmes, & aux plus grands Monarques? L'expérience l'a fait voir. Ezechias étoit un Roi riche & puissant, Dieu lui envoya le Prophete Isaïe, pour lui porter cette nouvelle. Quelles larmes & quels sanglots ne répandit-il point? *Flevit Ezechias fletu magno.* Le Roi Achab, quoi qu'impie, scelerat, & idolâtre, étant menacé de la mort par le même Prophete, déchire ses vêtements, & a recours à la penitence: & Sardanapale, le plus voluptueux, & le plus effeminé Prince qui fut jamais, quel changement ne fit-il point paroître quand Jonas vint publier la destruction & la ruine de sa ville capitale? *Auteur anonyme.*

versins en  
les mena-  
çant de la  
mort.

Isaïa 38.

Quelque terrible que soit un objet, on en est d'ordinaire peu touché, dès qu'on le regarde comme éloigné, parce que l'esprit s'appliquant à ce long intervalle, qui nous en separe, sent beaucoup plus le bien d'être exempt de ce mal durant tout ce temps, qu'il n'apprehende le mal qui doit suivre la jouissance de ce bien. On s'imagine de plus à l'égard de ces maux éloignez, qu'il sera assez temps d'y penser quand ils seront proches: que cependant il n'y a qu'à jouir du repos que le temps permet. Et c'est là proprement ce qu'on fait à l'égard de la mort. Personne ne voudroit mourir sans y avoir pensé; mais on suppose qu'on y pensera quelque jour, & qu'on en aura le temps, & sur cette fausse assurance, on prend le pari de n'y point penser. Le demon ne dit plus aux hommes comme il fit à nos premiers peres, *vous ne mourrez point.* Cette tentation seroit trop grossiere, & elle ne tromperoit personne: mais il leur dit, vous ne mourrez pas si-tôt; vous avez encore bien du temps à vivre, & par là il trompe presque tout le monde; parce qu'il trouve dans le cœur des hommes une inclination à se laisser flater par cette vaine esperance, dans le desir qu'ils ont de jouir plus tranquillement des choses sensibles, auxquelles ils sont attachez. *Essais de Morde.*

Les hom-  
mes ne  
pensent  
gueres à la  
mort que  
comme à  
un objet  
éloigné.

Les hommes enchantez par l'amour des choses du monde, conçoivent des assurances qu'ils ne mourront point si-tôt, lorsqu'il n'y a aucun lieu de s'en assurer. Quelques exemples qu'ils apprennent tous les jours de gens qui ont été surpris par la mort; ou ils ne veulent pas faire reflexion qu'il leur en peut arriver autant, ou ils supposent fausement & sans raison qu'ils ne seront pas du nombre de ces malheureux; & se formant ainsi un nuage qui les empêche de voir le danger qui les menace à tous momens, ils continuent de suivre leurs passions, sans en être détournéz par la crainte de la mort. Ce n'est point en voyant clairement ces dangers qu'ils les méprisent; c'est au contraire en faisant en sorte de ne les point voir: pour se délivrer de cette illusion, il n'y a qu'à considerer serieusement que la vie n'est pas moins incertaine pour nous que pour tous les autres, & que nous sommes exposez aux mêmes dangers. *Les mêmes, chap. 4.*

La plûpart  
des hom-  
mes ne  
peuvent se  
persuader  
que leur  
mort est  
proche.

C'est une étrange chose que de se voir environné des douleurs de la mort, d'ouvrir tout d'un coup les yeux à ces terribles objets, dont on les avoit toujours détournéz, & de ne trouver dans sa conscience que des crimes. Ceux qui se sont le plus occupez des pensées de la mort, avouent qu'il y a une différence infinie, entre la voir de loin & la voir de près. Les plus fermes sont ébranlez quand

C'est toute  
autre chose  
de confide-  
rer la mort  
comme  
éloignée,  
& de l'en-  
visager de  
près.

quand ils font en cet état. Quelles peuvent donc être les convulsions d'une ame malheureuse, qui ne s'étant volontairement appliquée durant la vie, qu'à ce qui la pouvoit divertir, vient à découvrir tout d'un coup la mort, & ses suites, qui sont le jugement & l'enfer? *Les mêmes, ch. 5.*

Douleur à la mort de quitter ce qu'on a le plus aimé durant sa vie.

Qui peut concevoir l'état où se trouve une ame mondaine, qui vient à être arrachée par la mort, à tous les objets de ses attaches, & à tout ce qui la soutenoit durant sa vie, & qui ne trouve rien en elle sur quoi s'appuyer? L'inclination qu'elle a à aimer & à jouir de ce qu'elle aime, devient sans comparaison plus vive & plus ardente, & cependant tout ce qu'elle avoit aimé lui échappe, & s'enfuit devant elle d'une fuite éternelle, sans qu'il lui reste aucune esperance de le posséder jamais. Elle perd tout, & elle ne trouve rien. Tout fond sous elle, tout disparoit, tout s'évanouit. Tout ce qu'on en peut dire pour en donner quelque idée, est que c'est une chute terrible de l'ame par la soustraction de tous ses appuis; que c'est un vuide infini par l'aneantissement de tout ce qui la remplissoit; que c'est un excès de pauvreté par la perte entière qu'elle fait de tous ses biens; que c'est une solitude affreuse par la separation où elle se trouve de toute union, & de toute societé; que c'est une défolation effroyable par le défaut de toutes consolations; que c'est un déchirement cruel par la rupture douloureuse de toutes ses attaches. *Les mêmes, chapitre septième.*

Il faut avoir maintenant les pensées que nous aurons à la mort.

En quel état serons-nous quand nous n'aurons plus qu'une ou deux heures à vivre, & qu'il nous viendra dans l'esprit, dans deux heures il n'y aura plus de temps pour moi, la porte de la miséricorde de Dieu me sera fermée? Hélas! pourquoi ces pensées ne font-elles pas dès à présent la même impression sur nous? Car n'est-il pas toujours vrai que peut-être dans une heure notre temps sera fini, peut-être dans un an, dans deux ans, & assurément dans un certain nombre d'années? Faut-il que ce peut-être, & ce petit espace de temps fasse une si grande différence dans notre disposition? Les disproportions ne sont qu'entre les grandeurs finies: mais la différence du fini à l'infini est toujours la même; il faut donc toujours regarder ce moment avec la même frayeur; soit qu'on en soit éloigné d'une heure, d'un jour, d'une année, ou de plusieurs années, & avoir les mêmes pensées que nous aurons alors. *Les mêmes, chapitre dixième.*

Il ne faut pas se contenter d'une pensée ou d'une crainte stérile de la mort.

Ne nous contentons pas de penser seulement à la mort, ou d'en concevoir une frayeur sterile qui n'ait point de suites: pensons à ce que nous voudrions alors avoir fait; au plan de vie que nous serions si nous avions à revivre; aux exercices de piété, que nous nous prescrivions, s'il étoit en notre choix de disposer encore une fois de notre temps; aux jugemens que nous porterons alors de notre vie passée, & disposons au moins de ce qui nous reste, selon les vûes que nous aurons en ce temps-là. *Les mêmes.*

Il faut maintenant penser que toutes choses passent comme tout le reste.

Il faut prendre plaisir à contempler ce torrent rapide, qui emporte dans le néant toutes les choses sujettes au temps: *Momentis transvolantibus cuncta rapiuntur, torrentium rerum fluit...* Tout est emporté, & rien de temporel ne subsiste. Disons donc, pendant que nous le pouvons faire utilement, toutes choses

Tome III.

passent, afin de ne dire pas inutilement un jour, toutes choses sont passées: *Modo fructuosè dicamus, transeunt, ne tunc dicamus infructuosè, transferunt.* Disons-le à tout ce qui nous plaît, & nous flatte dans le monde, afin de le mépriser. Disons-le à tout ce qui paroît de dur & de terrible, afin de ne le pas craindre. Que tout ce qui disparoit à nos yeux, que tous les renversemens dont nous sommes témoins, que tous les âges par où nous passons, que toutes les parties de notre vie qui s'écoulent continuellement, renouvellent en nous sans cesse la pensée, que tout finit, & que nous sommes si proches de notre fin, que nous devons compter pour rien le petit intervalle qui nous separe de l'éternité. *Les mêmes.*

Aug. in Psal. 31.

Rien n'est plus capable d'éloigner de notre esprit les fausses idées que la cupidité produit, que la pensée de la mort, & de ce qui la doit suivre. Il semble que les passions disparaissent devant cet objet, & qu'il réveille tout ce qu'il y a en nous de raison, de lumière, & de force. On voit plus nettement ce qu'il faut faire, & on l'exécute avec plus de fermeté, & avec des intentions plus pures, & plus dégagées des vûes humaines. *Les mêmes.*

La pensée de la mort éteint nos passions.

Donnez-moi la plus belle vie du plus heureux de tous les hommes, accompagnée de tous les avantages, qui en font l'éclat, les ornemens, & les delices; force, santé, bonheur, puissance, richesses, plaisirs, autorité, sceptres, couronnes: voilà sans doute qui est beau; mais ce n'est que du verre extrêmement fragile, qui peut tomber, & se briser à tous momens. Quoi qu'on apporte tous les soins du monde pour conserver cette vie, elle se détruit pourtant elle-même par son usage, & s'approchant tous les jours de sa fin, elle ne peut long-temps durer; c'est pour quoi, c'est fort peu de chose, & l'on en doit mépriser tous les biens, pour estimer uniquement ceux de l'éternité. *Monsieur Maimbourg, Sermon pour le cinquième Jeudi de Carême.*

La vie est fragile, & nous sommes toujours en danger de mourir.

La mort qui nous ravit assurément tous les biens de la vie, est toujours prête à chaque moment de nous les ravir, sans que nous sçachions ce moment, puisque nous pouvons mourir en tout temps, par tout, & en cent mille différentes manieres, comme il paroît en celui que le Sauveur ressuscita, & qui étoit encore en sa première jeunesse. Néanmoins il meurt dans cet état le plus florissant de sa vie, & quand il semble être le plus éloigné du trépas: cet homicide peut entrer par une infinité de portes: cet archer a toujours son arc bandé, tout prêt à décocher, sans qu'il puisse jamais manquer: ce chasseur a ses filets prêts & disposez à tous momens pour envelopper les oiseaux, & ce voleur est toujours en état de nous surprendre. C'est ainsi que le Saint Esprit exprime cette vérité dans l'un & dans l'autre Testament. Si nous la sçavons bien comprendre, jamais les biens de cette vie, que nous pouvons perdre de la sorte à chaque moment, ne seront cause que nous demeuriions un seul instant dans un état, où la mort nous seroit funeste. Ajoutez encore qu'elle fait irreparablement son coup, en un seul instant, pour l'éternité. On ne peut mourir qu'une fois, parce qu'on meurt pour toujours; il n'y a point de retour à la mort, comme il n'en est point à la vie. Ensuite on ne peut corriger les défauts de la première par une seconde meilleure. *Le même.*

La mort est toujours prête à nous ravir la vie à tous les momens.

Il faut envisager la mort comme prochaine, & non comme éloignée.

La plupart des hommes ne regardent la mort qu'en perspective, où les choses les plus proches nous paroissent éloignées. Il n'y a point de vieillard si caduc, qui ne croye avoir encore du moins un an à vivre. Mais pour nous defabuler, l'Écriture parle de notre vie, comme d'un torrent, d'une nuée, d'une vapeur, d'un vent, d'une ombre, d'un songe. Non seulement nous courons incessamment à la mort; mais il est même vrai de dire, que commençant à vivre, nous commençons à mourir; que le premier moment de notre vie corporelle est le premier moment de notre mort; que vivre c'est mourir continuellement, & qu'on appelle mort le dernier moment, qui finit à la fois notre mort & notre vie. Une infinité d'accidens extraordinaires en avancent le temps, & font hâter ce moment; l'intempérie des saisons, un air contagieux, un corps qui en tombant, nous froisse, & nous érafle, un embrasement qui nous consume, un débordement d'eaux qui nous surprend & qui nous engloutit. La mort nous attend en tout lieu, elle nous surprend en tout temps, en toute saison, en tout âge. Il faut donc toujours porter son ame entre ses mains, pour la rendre à son Créateur au moment qu'il la demandera. *Pris du livre du Pere Crasset, de la Consolation contre les frayeurs de la mort.*

La mort est ce que nous avons le plus souvent devant les yeux, & ce qu'on oublie le plus souvent.

La pensée de la mort est si salutaire, que Dieu a voulu que la vie même nous en traçât une vive image; que tout ce que nous voyons, tout ce que nous entendons, les choses mêmes qui nous doivent servir de nourriture, nous rappellassent la présence de la mort, & nous missent par une méditation sérieuse en état d'en recueillir du fruit. Il arrive néanmoins que cette inévitable nécessité de mourir est celle qu'on oublie le plus facilement. Ce qui est si vrai, que les justes mêmes pour l'ordinaire n'y pensent pas comme il faut, quoi que ce soit un des plus grands effets d'une foi humble & vigilante, que de s'entretenir de cette pensée quelque importance qu'elle soit; ce qui vient d'un reste d'amour propre, dont les plus saints & les plus parfaits ne se peuvent défaire entièrement. Hélas, la mort qui nous menace à chaque instant doit nous placer bientôt parmi les bienheureux, ou parmi les reprouvés; & nous ne sommes séparés de ces deux extrémités que par la chose du monde la plus fragile, qui est la vie. Il n'est rien de plus réel, ni de plus terrible que cette vérité; faisons les intrepides tant qu'il nous plaira; c'est pourtant la fin de toute chair humaine; & c'est en vain qu'on détourne la vue de cette extrémité; puis que loin de l'anéantir en n'y songeant pas, elle subsiste & s'avance toujours, quoi que nous puissions faire pour n'y pas songer. Mais l'aveuglement des hommes est si grand, que l'heure terrible de la mort leur est comme un songe, & l'on parle à des létargiques ou plutôt à des morts, lorsqu'on leur en parle. *Ad iam magnum tonitruum qui non expergiscitur, non dormit, sed mortuus est. Le même.*

Sur le même sujet.

Quelle insensibilité! Il s'agit de l'affaire importante du salut; un moment fatal en doit décider; ce moment est incertain, la plupart y sont surpris. Le Fils de Dieu nous le dit; il le dit à tous ceux qui viendront après nous, jusqu'au jour du jugement: veillez, priez, tenez-vous prêts, vous serez surpris. Cependant on n'y pense pas, on n'appréhende point ce danger, où il y va de tout, & pour jamais:

*Gens absque consilio, & prudentia: utinam saperent, & intelligerent, ac novissima providerent.* Deut. 32. Peuple sans conseil & sans prudence! Qu'il seroit à souhaiter qu'ils eussent le don de sagesse & d'intelligence, pour prévoir les dangers dont on les menace au dernier moment de leur vie. *Vigilate, quia nescitis diem, neque horam.* Matt. 24. Veillez donc, parce que vous ne sçavez pas l'heure à laquelle vous mourrez. *Le Pere Nouet, dans sa Retraite pour se préparer à la mort.*

Il y a un grand nombre de personnes dans le monde, qui voyent souvent des mourans, sans faire réflexion sur eux-mêmes, & qui vivent comme s'ils étoient assurés de ne mourir jamais. Ils regardent dans les autres, une vive image de ce qui leur doit arriver, & ils n'en tirent aucune conséquence pour eux-mêmes. La mort des méchans, quelque terrible qu'elle soit, ne leur donne point de crainte; & la mort des justes, qui est précieuse devant les yeux de Dieu, ne les porte point à les imiter. Nous sommes tous les jours avertis par nos maladies, par nos infirmités, par le nombre de nos années, par la perte que nous faisons de nos parens & de nos amis, que notre mort est proche, & qu'elle nous peut surprendre à toute heure: mais le péché ou l'attachement aux choses de cette vie, ôte aux hommes l'usage de la véritable raison. *Pris des traités de piété de Monsieur de Sainte Marthe, Prêtre.*

Chose étrange! non seulement on ne rappelle pas le souvenir de la mort; mais on s'étudie à l'affaiblir ou à l'éviter, lorsque malgré nous, quelque objet le rappelle. Est-on trappé de la mort d'un parent ou d'un ami, au lieu de profiter d'un avertissement si pressant, on s'applique à en émousser toute la force; on se rassure en voulant que la cause de cette mort soit toujours celle dont on se croit exempt. Cette personne si jeune, qui étoit toujours dans la joye & dans les plaisirs, à qui une santé pleine, & robuste, sembloit promettre une si longue suite d'années, vient d'être enlevée en cinq ou six jours de fièvre, à la fleur de son âge, malgré tout son embonpoint. Un accident si peu attendu frappe, trouble, consterne tous ceux qui peuvent avoir le même sort. Il n'en faudroit pas davantage pour convertir un cœur; le souvenir de ce triste accident, la crainte d'un pareil sort troubleroit les fêtes les plus riannes; & la grace triompherait, si l'amour propre n'éteuffoit point tous ces projets de conversion. Cette personne étoit jeune, elle avoit de la santé; mais on s'informe curieusement si elle n'a point fait d'excès; si elle n'a point exposée à un air contagieux; si elle n'avoit point eu quelque pressentiment d'un mal qu'elle ait trop négligé; si on ne s'est point trompé dans le jugement qu'on a porté de sa maladie. Mais quel motif de toutes ces perquisitions? c'est qu'on cherche quelque raison qui nous rassure; & parce qu'on se flatte de n'être pas dans ce cas, on se persuade d'abord qu'il n'y a rien à craindre pour soi; on se tranquillise, & on traite de vaine frayeur un avertissement si salutaire; & le souvenir de cette mort n'a d'autre effet, que de nouvelles précautions pour nous assurer d'une plus longue vie. *Le même.*

On craint la pensée de la mort, parce qu'on craint l'effet que produit nécessairement cette salutaire pensée. Si l'on pensoit souvent à la mort, on ne seroit plus si mondain, si enjoué, si libertin; & l'on prendroit bientôt le parti

Deut. 32.

Matt. 24. & 25.

Sur le même sujet.

On étudie la pensée de la mort quand quelque accident est capable de nous la faire naître.

On craint de penser à la mort, & pour quoi.

de la reſortme. Et c'eſt ce qu'on n'eſt pas d'hommeur d'entreprendre... Certainement ſi dans nos delibérations, ſi dans nos entrepriſes nous penſions à la mort, nous nous épargnerions bien des pechez & bien des malheurs. Il ne paroît pas poſſible de nourrir long-temps des paſſions avec la penſée de la mort. Les grandeurs du monde, le faſte, les honneurs perdent tout leur éclat dès qu'on les regarde à travers les ombres de la mort. Les plaiſirs n'ont plus qu'un foible attrait, on ſe dégoûte bientôt des vanitez mondaines; on ne rapproche pas ſouvent l'image de la mort ſans devenir plus Chrétien: mais n'eſt-ce pas dans le fond ce qu'on appréhende, & la cauſe pour-quoi on ne penſe point à la mort? *Le même.*

Il eſt difficile, pour ne pas dire impoſſible, de bien mourir, ſans avoir penſé à la mort.

On ne penſe point à la mort, quoi que mille objets nous en rappellent le ſouvenir.

Eſt-il aisé de bien mourir? On ne meurt qu'une fois, & plutôt qu'on ne penſe. Eſt-il poſſible qu'on faſſe une mort ſainte, quand on n'a jamais penſé à la mort? Mais eſt-il poſſible qu'on ne penſe pas à la mort, tandis que tout concourt à nous mettre ſans ceſſe devant les yeux ſon image? Histoire de ceux qui ont paſſé, portrait de nos Ancêtres, tout nous en renouvelle l'idée. Quel malheur de mourir ſans avoir preſque jamais penſé à la mort! *Le même.*

De bonne foi, ſi l'on étoit auſſi aſſuré de ne jamais mourir, qu'on eſt certain de ne pas toujours vivre, auroit-on une autre conduite? formeroit-on de plus vaſtes deſſeins? auroit-on de plus ambitieux deſirs? aimeroit-on davantage ce triſte ſejour? penſeroit-on moins qu'on ne penſe à faire fortune dans l'autre vie? Chose étonnante! la penſée de la mort vient malgré nous troubler nos fêtes, en nous avertiſſant ſans ceſſe, que la plus grande proſpérité ſur la terre paſſe comme un éclair. On ne fait preſque rien de conſidérable, où il ne ſe trouve toujours quelque chose qui nous faſſe ſouvenir de la mort. Peu de contrats qui n'en faſſent mention; on appelle cela prendre ſes aſſurances: & malgré qu'on en ait, il faut que la penſée de la mort trouve ſa place dans ce qu'on regarde comme la plus grande fête de la vie. Dans le contrat de mariage on n'oublie jamais cette clause, à la mort, après la mort, celui des deux qui doit ſurvivre, comme ſi on ne pouvoit former une ſociété, ſans penſer au jour fatal qui la doit rompre. Dans le monde, le plus grand bonheur de la vie, c'eſt que la fortune dure juſqu'à la mort. Mais que deviendra-t-on dans l'autre vie? *Le même.*

La mort finit & termine la plus grande proſpérité. Mais la ſainteté retourne à la mort un nouvel éclat.

La mort éteint en un instant tout l'éclat de la plus brillante fortune. Suffiez-vous le plus puiffant Monarque de l'Univers, la mort vous rend égal aux plus abjeûts des hommes. On ne vous craint plus, on vous épargne encore moins; votre corps fait horreur, votre fort fait pitié: courtiſans, domeſtiques, vaſſaux, tout a paſſé ſous un autre maître. Combien de grands Princes enſevelis dans un éternel oubli! Mais eſt-on ſaint, la mort donne un nouvel éclat au mérite, fût-ce le plus vil artiſan, eût-on paſſé ſes jours dans la plus abjeûte mendicité, fût-on mort dans un hôpital ou dans la ſervitude. Peuples, Magiſtrats, Grands du monde, Empereurs, Rois, tout s'humilie aux pieds d'un Saint; toutes les grandeurs mondaines s'anéantiſſent devant leurs précieufes reliques. Ainſi, tôt ou tard on rend juſtice à la vertu. *Le même.*

Sur la certitude de la mort,

Il eſt certain que nous mourrons. Bâtiſſons des palais, goûtons tous les plaiſirs de

Tomé III.

la vie, rempliſſons toute la terre de la gloire de notre nom; tout ſe termine à la mort. Nous ſommes entre deux mondes; nous avons laiffé le premier derriere nous, & le ſecond nous pouſſe devant lui. Nos peres ſont morts, & nous mourrons comme eux. La mort fait-elle paûte avec quelqu'un? ſe laiſſe-t-elle vaincre par la force des jeunes gens, ou fléchir par la priere des vieillards? tout âge, toute ſaiſon eſt propre à mourir. Cette penſée occupe les véritables Chrétiens, mais ceux qui n'en ont que le nom, n'y font gueres de reflexion. A les voir pouſſer ſi loin leurs deſirs, & faire ces vaſtes projets de fortune, qui ne diroit qu'ils croyent être immortels? Cependant ce petit nombre de jours qui compoſent la durée de notre être, ſ'écoule inſenſiblement; chaque inſtant nous retranche une partie de nous-mêmes; nous arrivons au terme qui nous eſt marqué, le charme ſe rompt, & tout ce qui nous enchanante ſ'évanouit avec nous. *Pris du Dictionnaire Moral, premier diſcours ſur la Mort.*

Chose étrange! nonobſtant toutes les convictions que nous avons que nous mourrons un jour, l'amour propre à ce fatal artifice d'éloigner de nous ce dernier moment, ou d'en détourner la penſée. Cet amour propre ne peut nous empêcher de croire que notre vie finira, mais il lui met des bornes ſi reculées, qu'elle n'y touchera de long-temps. Il ne peut nous empêcher de croire que plus nous avançons en âge, plus nous nous préci-pitons vers ce dernier terme de notre courſe; mais il tâche de nous perſuader, que nous ne ſommes preſque qu'au commencement de notre carrière... D'où il arrive que l'on vit comme ſi l'incertitude de l'heure de la mort rendoit en quelque maniere la mort douteuſe. Au lieu de faire chaque action de ſa vie comme ſi c'étoit la dernière, & qu'on dût mourir après l'avoir faite, on ne regarde que ſon inclination, & on abandonne tout le reſte à un avenir qu'on éloigne le plus qu'on peut de ſa penſée. On ſçait qu'on ne peut ſ'aſſurer d'un moment, & que ſe promettre un lendemain c'eſt ſe tromper; & l'on veut bien dans la plus importante de ſes affaires aider à ſe tromper. *Le même.*

On éloigne tant qu'on peut la penſée de la mort, & l'on ſe plaît à ſe tromper ſon ſoi-même.

Juges de la terre, vous ne ſerez pas toujours aſſis ſur les fleurs de lys, vous ne verrez pas toujours de pauvres plaideurs attendre avec inquiétude l'iſſuë heureuſe ou malheureuſe de leurs procès; un jour viendra où ce faſte qui vous environne vous quittera; vous n'aurez pour palais qu'un ſepulchre, pour compagnie que des vers, pour ſiège que cinq à ſix pieds de terre, tandis que d'impitoyables miniſtres de la juſtice de Dieu vous tourmenteront ſans relâche, ſi vous avez fait un mauvais uſage de votre pouvoir. Riches du ſiècle, vous ne jouirez pas toujours de cette délicieuſe abondance, vos richesses vous échaperont bientôt des mains; de toute cette magnificence qui vous éleve au-deſſus de tant de malheureux, il ne vous reſtera qu'un ſuaire pour couvrir votre cadavre, pendant que votre ſucceſſion ſera peut-être entre les mains de quelques héritiers ingrats, qui ne ſe ſouviendront pas même de vous. Politiques du temps, ſi éclairez dans les choses preſentes, & ſi aveugles dans les futures, vous ne penſez gueres à ces amers, mais inutiles repentirs que vous aurez d'avoir ſi mal uſé de vos talens, d'avoir connu par une ſage pré-

Contre les Riches & les Grands qui oublient qu'ils ſont mortels.

Ddd 2

voyance ce qui pouvoit affermir ou détruire les États, & de n'avoir pas vû ce qui étoit proche de vous, ce qui vous étoit intérieur & domestique, ce dont dépendoit votre bienheureuse, ou votre malheureuse éternité. Esclaves de la fortune, qui vous attachez par une lâche servitude à la protection des Grands, vous me paroissez comme des enfans qui bâtissent sur le sable : vous verrez bientôt ces chancelans ouvrages de votre vanité ruinez. Martyrs de l'amour charnel, qui prenez mille soins pour plaire à une créature, qui se rit de vos peines & de vos soins, cette idole que vous adorez à la folie, se brisera d'elle-même ; cette beauté qui vous charme perdra tous ses attraits, & la mort la rendra si difforme que vous ne pourrez plus la souffrir. . . Jeunes personnes, qui commencez à briller dans le monde, vous ne ferez pas toujours l'agrément & la joye des cercles : cette beauté s'effacera, & si, comme les filles de Jerusalem, vous marchez aujourd'hui la tête levée, & parées comme des temples, vous serez bientôt des objets non seulement d'oubli, mais même d'horreur, à ceux qui vous estiment & qui vous flatent davantage. *Le même.*

On reconnoît à la mort la vanité des choses de ce monde.

C'est alors que ce vain phantôme, qui en a trompé tant d'autres, & qui peut-être nous a trompé nous-mêmes, commence à s'évanouir. Il nous charmoit peut-être auparavant par un faux brillant ; mais au moment de la mort on en reconnoît de près les laideurs & les impostures, dit Saint Eucher. Auparavant il tâchoit de nous séduire par un éclat qui paroisoit avoir quelque chose de réel : *Prius seducere vero cogitabat fulgore* ; & alors il ne peut pas même nous en imposer par une fausse montre de ses plaisirs & de ses grandeurs : *Jam non valet falsa ostentatione corrumpere*. Auparavant ce monde n'avoit aucun bien qui fût solide ; & alors les plus fragiles lui manquent : *Solidis bonis carebat ; etiam deficit caducis*. *Le même.*

Le trouble & la surprise d'un pecheur à la mort.

Ce qui consterna & troubla davantage Pharaon, fut de se voir enveloppé tout à coup des flots de la mer rouge avec son armée. Cette vaste étendue d'eau, où il s'étoit témérairement engagé, le jeta dans une terrible consternation : il eût bien voulu rebrousser chemin ; mais la mer lui avoit fermé le passage : il eût bien voulu prendre terre, & se sauver, lui en eût-il coûté tout son royaume ; mais la faute étoit faite, il fallut nécessairement périr. Cet exemple nous représente assez naturellement l'étrange situation où le pecheur se trouve à la mort. Quelques pensées chagrines, quelques fâcheux accidens troubloient de temps en temps son repos ; mais il tâchoit de calmer ses frayeurs par mille divertissemens. Il n'en est pas de même à la mort ; les flots de la justice de Dieu tombent sur lui, & l'enveloppent. Il voudroit revenir ; mais le retour à la vie lui est fermé. Il voudroit avoir vécu pauvre, sobre, chaste, pénitent ; mais ces desirs inutiles perissent avec lui. *Le Dictionnaire Moral, dans les Reflexions Morales sur la mort.*

Comme la mort nous fait une leçon d'humilité & d'humiliation.

Où les Grands pourroient-ils mieux apprendre l'humilité, que dans les entretiens de la mort, à laquelle la nature nous a tous également assujettis ? Renverser d'un même pied les palais des Princes, & les cabanes des pauvres ; couvrir d'une même terre l'éclat des Grands, & l'obscurité des petits ; donner ici-bas une même fin à la prospérité des su-

perbes, & à l'adversité des humbles, & ne laisser aucun vestige des uns & des autres. N'est-ce pas crier aux oreilles des Grands, prenez garde à ce que vous faites : car vous mourrez ; usez bien de vos avantages, afin que Dieu n'exerce point de justice sur vous ; la terre que vous soulez arrogamment sous vos pieds vous ensevelira ; la grandeur & la bassesse courent d'un même pas au néant, & craignez que votre bonheur temporel ne se change en une disgrâce éternelle. . . La mort ne respecte ni le rang, ni la qualité, ni les richesses, ni les talens. Quelle humiliation pour ces personnes hautaines qui se voyent égalées en mourant aux plus malheureux qu'elles regardoient avec tant de dédain & de fierté ? Voilà un grand contrepoids pour empêcher l'homme de s'élever par la vûe de ses talens, & du mérite qu'il croit avoir. C'est en vain qu'il se flatte d'immortaliser son nom par de grandes actions, & par de rares ouvrages. Le temps dévore tout ; il efface les noms gravez sur le marbre & sur le bronze. Mais quand même sa réputation durerait long-temps, est-ce une grande ressource pour un mort, que d'être vanté parmi les vivans ? De quoi servent à l'homme ces titres pompeux, & ce nom qui passe à la postérité, pendant que son cadavre pourrit dans le tombeau, & que son ame n'a point d'autre partage que celui des demons ? Cependant il ne lui reste que cette vaine gloire après la mort.

*Auteur anonyme.*

Puisque la mort est si affreuse, on devroit y penser souvent, afin de s'en servir comme d'un remède efficace contre le péché. Il est certain que les passions n'osent lever la tête devant cet objet, & qu'il réveille tout ce qu'il y a de raison, de lumière, & de force dans l'ame, pour chercher quelque remède salutaire aux malheurs qui peuvent être les suites de la mort. C'est là qu'on voit éclater la puissance de Dieu, & que la crainte de cet Etre infini commence à se faire sentir. Car comme le pouvoir d'un Souverain ne paroît jamais plus redoutable, que lors qu'après avoir tiré de la lie du peuple un de ses sujets, pour le revêtir de quelque grande dignité, il le fait rentrer dans son premier état, par un simple changement de volonté : La puissance de Dieu n'est jamais plus sensible à l'homme, que lors qu'après l'avoir fait sortir du sein de la terre, & lui avoir donné cette ame raisonnable qui le distingue du reste des créatures, il lui crie : *Tu es poudre, & tu retourneras en poudre*. Daniel avec de la cendre fit voir la vanité des faux Dieux, que le peuple de Caldée adoroit. La poudre de nos tombeaux découvre suffisamment la vanité de ces biens dont on fait des idoles, & vous apprend, mondains, qu'il y a d'autres objets dans le ciel qui doivent être l'objet de votre amour. Si un Prince ambitieux considéroit souvent que son esclave vit aussi-bien que lui, que les cendres seront bientôt confondus dans un même sepulchre, avec celles de son sujet, & que ce qui peut les distinguer est une heureuse mort, nourrirait-il ces hautes idées de sa puissance & de sa grandeur ? *Le même.*

Il n'est gueres de vérité plus souvent répétée dans l'Évangile, plus clairement marquée, plus fortement prouvée, que cette surprise de la mort pour tous les hommes. Pour nous la faire mieux sentir, Jésus-Christ la tourne en toutes les manières. Il nous explique pre-

La mort nous doit faire penser à ce que nous sommes, & à ce que nous devenons.

Il faut se garantir par la vigilance contre les surprises de la mort.

mierement par des textes formels, lorsque non content de nous dire que la mort viendra, il ajoute quelque chose de plus positif, en disant qu'elle viendra à l'heure que nous y pensons le moins : *Quâ horâ non putatis, quâ nescitis horâ.* De sorte que l'on peut dire que la surprise de la mort est en quelque maniere un article de foi : de plus il rend cette verité sensible par diverses comparaisons, en nous assurant qu'il viendra comme un voleur, qui met toute son industrie à surprendre ceux qu'il veut voler, & qui ne vient pas en plein jour, lorsqu'il croit que les hommes sont sur leurs gardes; mais sur la minuit, lorsqu'il se persuade qu'ils sont plus profondément endormis. *Le Pere Bourdaloué.*

Luc. 12.  
Matt. 24.

Comme tout changera à la mort, & qu'il ne nous restera rien de tout ce que nous estimions sur la terre.

Si la condition des pecheurs, qui triomphent sur la terre, devoit toujours durer, il n'y auroit rien de plus avantageux; & si celle des justes opprimez ne devoit pas finir, il n'y auroit rien de plus insupportable; mais lors que l'on pense que tout cela doit durer si peu de temps; qu'il se fera à l'heure de la mort un renversement general, qui changera entierement la face des choses; que tous ces titres pompeux & superbes, sous l'éclat desquels la foiblesse humaine s'efforce, pour ainsi dire, de se cacher, feront place à celui de mortels, qui les effacera tous; que toutes ces distinctions chimeriques, que l'orgueil de l'homme a inventées pour s'élever au-dessus des autres, se reduisent à des tombeaux, des inscriptions, & des épitaphes; que de tant de richesses, d'heritages, & de possessions, il ne nous demeurera que six pieds de terre; que de tous ces plaisirs, ces passe-temps, ces intrigues, ces dessein, il ne nous restera qu'un regret aussi cruel qu'inutile d'avoir consumé dans de si vains amusemens, une vie que nous devions consacrer toute entiere à l'ouvrage de notre salut; que de tout ce que nous avons fait, rien ne nous servira que la vertu, qui mettra les plus vils, & les plus miserables hommes du monde au-dessus des Souverains de la terre, qui seront morts dans la disgrâce de Dieu. Quand on fait, dis-je, ces reflexions, le monde ne paroît plus rien; on regarde avec un oeil d'indifference ses faveurs, & ses disgrâces; on considere avec un visage tranquille tous les changemens, & toutes les revolutions de cette vie. Toutes ces choses jointes à la pensée de la mort, nous paroissent comme des jeux & des amusemens d'enfans. *Essais de Sermons, pour le quinzeieme Dimanche après la Pentecôte.*

Sur la necessité inevitable de la mort.

Quelques artifices que nous mettions en usage, pour écarter la pensée de la mort, elle approche toujours de nous; en éloignant son image, nous n'éloignons pas son fatal moment; une suite rapide d'instans, qui se succedent les uns aux autres, nous entraîne sans interruption au tombeau; le torrent des choses humaines s'écoule & emporte avec lui tout ce qui se trouve en son cours. Ainsi, c'est à nous de nous préparer soigneusement à ce passage inevitable, & à mettre entre nos pechez & la mort un intervalle de penitence. Qu'est-ce que nous sommes, sinon un assemblage malheureux de qualitez contraires par notre naissance? Ainsi il est nécessaire que la destruction du sujet suivie le combat des qualitez contraires. Nous ne pouvons vivre sans user d'alimens, & nous ne pouvons user d'alimens sans que le corps s'altere, & l'alteration cause insensiblement la mort. Tous les momens de

Tome III.

notre vie ne sont qu'une continuité de mort; chacun d'eux emporte avec lui une portion de notre vie, qui ne revient jamais. Nous expirons de la même maniere que nous respirons. Le dernier soufflé qui éteint notre vie ne differe gueres de ceux qui l'entretiennent. Nous sentons même la diminution de nos forces, & par des revolutions soudaines dans notre temperament, comme des atteintes de mort, qui nous la font éprouver d'avance, il nous est aisé de juger qu'un peu plus de douleur, une fièvre un peu plus forte nous conduiront au tombeau, lorsque les maux que nous souffrons, nous en font voir les approches. *Essais de Sermons pour l'Avent.*

*Siccine separat amara mors?* 1. Reg. c. 15. L'on ne peut quitter sans douleur ce que l'on estime beaucoup; & comme les biens de ce monde avoient toute l'estime de cet homme, il souffre d'étranges peines lorsque la mort les lui vient arracher. Imaginez-vous un homme du monde, riche, puissant, dans un lit, auquel enfin après mille détours, on dit qu'il est en danger de mourir. Il me semble que tous ses biens, ses charges, ses plaisirs lui reviennent alors dans l'esprit. Ah! faut-il quitter cette personne, cette dignité, ces richesses, cette maison; *Siccine separas amara mors?* On lui parle de faire un testament, quel coup de foudre! son intime auquel seul il est encore sensible, veut qu'il en fasse un, avec quel fremissement, avec quel tremblement prononce-t-il ce mot: *Je laisse.* Que cette parole est rude à un homme qui ne faisoit qu'amasser richesses sur richesses: *Je laisse.* Que ce langage est different de celui qu'il tenoit auparavant, disant sans cesse: *Affer, affer!* Ah, malheureux! c'est bien malgré toi, que tu dis: *Je laisse.* Si tu pouvois prendre & emporter, tu prendrais; tu ne laisses ces choses que parce que la mort t'y oblige; tu les estimes plus que jamais, & c'est ce qui fait ta douleur & ton regret. Or voici le secret de s'épargner ces regrets à la mort; c'est d'estimer peu les biens de la terre, & beaucoup ceux du ciel; alors on dit sans regret: *Je laisse.* On quitte sans peine ce qu'on n'estime pas, & l'on abandonne volontiers un petit bien, lorsqu'on peut en posséder un plus grand. *Essais de Sermons, pour le Jeudi de la quatrième semaine de Carême.*

Le testament d'un riche avare à la mort.

Il faut mourir, tout le monde en convient; mais il faut bientôt mourir, c'est de quoi on ne veut pas convenir; on veut même se persuader le contraire, comme si en s'imaginant que la mort est loin, on l'éloignoit. En effet, la vie étant si courte, comme nous nous en plaignons tous les jours, la mort ne peut pas être loin; cependant nous la regardons toujours dans l'éloignement, & comme en perspective; & c'est ce qui empêche qu'elle ne fasse tant d'impression sur notre esprit. Un jeune homme compte sur sa jeunesse; un homme plus avancé sur la vigueur de son âge; un vieillard sur la force de son temperament; & chacun croit avoir toujours des raisons de vivre, & des ressources contre la mort, que les autres n'ont point. Quelle étrange illusion! *Le Pere Nèpveu, Tome I. de ses Reflexions Chrétiennes.*

Si l'on pense à la mort, on ne croit pas que l'on mourra si-tôt.

Ce sera au moment de la mort qu'un homme commencera à juger sainement des choses: *O mors! bonum est judicium tuum.* Quand il viendra à penser que le temps de la vie, quelque longue & quelque heureuse qu'elle ait

Comme on change de sentiment & de pensée à la mort.

Ddd 3

été, est passé, & est par conséquent à son égard, comme s'il n'avoit jamais été. Les lumières de l'éternité, où il va entrer dans un moment, en lui faisant voir le peu de proportion qu'il y a entre ce qui est éternel & infini, & ce qui est temporel & fini, romptent enfin le charme dont il avoit été fasciné jusqu'alors; & faisant disparaître à ses yeux tous les biens passagers qui l'avoient enchanté, lui en feront sentir le néant, & en même temps sa folie, d'avoir préféré les biens temporels aux éternels. Quels seront ses sentimens sur une conduite aussi aveugle? mais quels sont maintenant les vôtres. *Le même, Tome 3.*

Toutes nos actions doivent avoir pour but une bonne mort.

Comme toutes les lignes du cercle vont aboutir à ce point qu'on appelle le centre; aussi tous les desirs, les actions, & les desseins de l'homme doivent aboutir à ce point de temps, à ce moment fatal de la mort, duquel dépend l'éternité. Il ne doit rien ômettre pour l'assurer, & pour faire en sorte qu'il se trouve joint avec la grace, avec l'amitié de Dieu: car quand j'aurois perdu biens, santé, repos, honneur, quand j'aurois été accablé de tous les maux; si dans le moment de la mort je me trouve en grace, que me nuit tout cela? Ce seul moment raccommode tout, me dédommage de tout. Quand j'aurois possédé tous les biens, joui de tous les plaisirs, & de tous les honneurs, quand j'aurois été le plus heureux homme du monde; si dans ce dernier moment je me trouve en péché, que me sert tout cela? tout est perdu pour moi & pour toujours. Ce seul moment détruit tout. Je n'ai donc point d'autre affaire au monde que de ménager ce moment, que de m'en assurer; je veux donc oublier tout le reste pour y penser. *Le même.*

Il faut veiller de craindre des surprises de la mort.

Il n'y a point de vérité que le Sauveur ait eu plus à cœur de nous imprimer dans l'esprit, parce qu'il en voyoit les conséquences. Il nous l'a rendue évidente par des textes si formels & si souvent réitérés; il l'a rendue sensible par des comparaisons, par des paraboles, par des exemples. Pouvoit-il faire davantage pour nous obliger de veiller, & d'être toujours sur nos gardes? Par là il ne nous épouvante que pour nous assurer: il ne nous menace de nous surprendre, que par le desir qu'il a que nous ne soyons pas surpris, pour nous obliger à prendre toutes nos précautions, afin d'éviter une surprise dont il prévoit les funestes suites, que nous ne comprenons pas assez. Il voit notre aveuglement, il en a pitié, il n'épargne rien pour nous éclairer: malheur à nous, si nous fermons les yeux à tant de lumières. Il voit notre assoupissement, il veut nous réveiller par toutes ces menaces. *Le même.*

Du desir de la mort.

La nature nous inspire un desir nécessaire d'être heureux: la foi nous apprend que ce n'est que dans le ciel que nous aurons ce bonheur parfait en possédant Dieu, & en devenant heureux du même bonheur que lui, c'est-à-dire d'un bonheur éternel, universel, infini: La raison nous convainc que ce n'est que par la mort que nous pouvons posséder ce bonheur; & cependant bien loin de la desirer avec empressement, nous la craignons comme le plus grand de tous les maux; nous tremblons à sa seule vûe; on ne peut pas même nous en parler sans nous allarmer. Quelle contradiction dans nos sentimens! quelle contrariété dans nos desirs! Nous voulons arriver au souverain bonheur, & nous ne voulons point

entrer dans la seule voye qui nous y conduit. Ou changeons de créance, ou changeons de sentimens; ou cessons de desirer d'être heureux, ou cessons de craindre la mort, qui seule peut nous rendre parfaitement heureux.... Pouvons-nous ne pas soupirer après la mort, qui nous met dans l'impuissance d'offenser Dieu, & dans l'heureuse nécessité de l'aimer? *Le même, Tome 4.*

Si la mort est certaine & inévitable, comme elle l'est en effet; hé! mon cher Auditeur, à quoi aboutiront tous vos soins & tous vos travaux? Pourquoi tant de combats, de procez & de querelles pour un pouce de terre, puisqu'il faut mourir un jour? Un de ces sages Anciens reprochoit autrefois aux hommes qu'ils bâtissoient comme s'ils ne devoient jamais mourir. Hé! n'est-ce point ce que vous faites? toujours desirant, toujours amassant, toujours entassant richesses sur richesses. Hélas! si peu de choses suffissent à l'homme, & vous êtes insatiable; votre convoitise est sans bornes. Vous voulez être à votre aise, c'est peu; vous voulez être dans l'abondance, ce n'est pas encore assez; vous aimez l'affluence, & rien n'est capable de vous contenter; cela seroit bon si vous en deviez toujours jouir: mais s'il faut mourir un jour, si vous devez quitter tout cela, n'est-ce pas une chose ridicule de bâtir où vous ne devez point demeurer, d'amasser des biens dont vous ne devez point vous servir, sans penser à ce que vous deviendrez éternellement? Quelle folie de vouloir être heureux pour un peu de temps, sans se mettre en peine d'être misérable pour jamais. *Le Pere Delingenès, dans un des Sermons de la mort.*

La mort nous fait voir combien les soins & les travaux de la plupart des hommes sont inutiles.

Si jamais vous avez fait reflexion au ravage qu'un long & rude hyver fait dans les jardins & dans les campagnes, sans qu'il y demeure ni fruit, ni feuille, ni fleur; c'est à peu près ce que fait la mort dans le corps de l'homme. Si vous avez vû une ville pillée, & saccagée par les ennemis, vous avez vû des murailles renversées, des fondemens déterrés, des mazures qui restent çà & là, sans qu'on puisse juger ce que ç'a été autrefois; les rues bouchées par l'embarras des matériaux confus, des terres éboulées, des pierres jettées çà & là sans ordre, des toits mêlés avec des fondemens: voilà à peu près l'image d'un corps qui est dépouillé & détruit par la mort: considérez-le au dedans, au dehors; toute cette harmonie, cette beauté, cette couleur, cet éclat, l'action, le mouvement, il n'y a plus rien de tout cela; les yeux ne voyent plus; les oreilles n'entendent plus; les mains, les pieds, la langue, aucune partie ne se remue; le cœur ne palpite plus; il n'y a plus de différence entre ce corps & une statue, si ce n'est qu'il est plus affreux & horrible à voir. Le corps enfin devient cendre & poussière. Voilà où aboutit toute la grandeur humaine, tout ce faste, toute cette pompe, & tout cet éclat que nous admirons. *Le même.*

Ce que la mort fait à l'égard du corps.

Nous commençons à mourir dès le premier instant que nous commençons à vivre; parce que le moment qui nous fait vivre n'est pas plutôt écoulé, que n'ayant plus d'être, il appartient à la mort. Quoique la vie & la mort soient opposées, elles sont néanmoins si étroitement liées ensemble, qu'elles font une même course, & ne peuvent être séparées d'un seul moment. De même que le dernier grain

Nous commençons à mourir si-tôt que nous naissons.

qui tombe d'un horloge de sable ne fait pas l'heure, mais en marque la fin ; ainsi le dernier soupir de la vie , qui nous fait trouver la mort , ne la fait pas naître , mais la termine seulement avec notre vie. De plus , si vivre en l'oisiveté n'est pas vivre , & beaucoup plus si vivre dans le vice c'est mourir ; qui peut se vanter de vivre une année entiere en ce monde , consumant une partie du temps dans l'oisiveté , & l'autre dans le crime ; & que trouverons-nous à la mort que nous ayons fait pour Dieu ? Plusieurs demeurent longues années sur la terre ; mais il ne s'enfuit pas qu'ils y aient beaucoup vécu, disoit un Ancien , & pour parler chrétiennement , autre chose est vivre , & autre chose voir écouler le temps qui est donné à l'homme pour faire son salut , & mériter l'éternité. *Le Cardinal de Richelieu , dans la perfection du Chrétien.*

De la crainte de la mort , à quoi elle doit nous servir.

Ce qu'il y a de plus redoutable dans la mort, n'est pas la nécessité de la souffrir ; mais la nécessité de la prévenir & de la craindre. Ce qui la précède est plus redoutable que ce qui l'accompagne , & ses douleurs sont moins dangereuses que ses alarmes. La raison est , que ces apprehensions , quand elles sont trop violentes , troublent la raison des mourans ; elles abattent leur courage , & les empêchent de se préparer à la mort avec la tranquillité nécessaire pour la vaincre. Mais que fait l'esprit du Christianisme , & une bonne conscience en cette occasion ? Ils inspirent à un homme mourant une certaine fermeté , & une grandeur de courage , qui n'a rien de la fierté des Philosophes , ni de l'impetuosité des soldats , mais qui lui fait regarder la mort avec deux yeux differens ; l'un voit toutes les raisons qu'il a de la craindre , & l'autre considère celles qui la peuvent adoucir : *Hoc cogitet Christianus , ut totam mortis possit despiciere , & calcare formidinem*, dit Saint Pierre Chrysologue. Si vous regardez la mort toute seule , elle vous donnera des alarmes dangereuses à votre salut ; mais que le Chrétien use de la raison & de sa foi , pour voir les motifs qu'il a d'espérer , pour vaincre ainsi la crainte de la mort. *Monsieur Beroat , dans une Oraison funebre.*

Puisque c'est un arrêt que nos corps doivent être réduits en poussière , il est inutile de les traiter avec délicatesse.

C'est dans ces sentimens que sont entrez ceux qui se sont véritablement convertis : car enfin , disoient-ils , pourquoi traiter si mollement un corps qui est déjà condamné à la mort ? Après qu'on a prononcé la sentence à un criminel , on ne s'amuse pas à le bien traiter. S'il reste encore quelque temps entre la prononciation de la sentence , & l'exécution , on se contente de lui donner le nécessaire , afin qu'il ne succombe pas à la violence de son supplice , & que d'ailleurs il ait du temps pour penser à la mort. Or qu'est-ce que notre corps ? c'est un criminel dont l'arrêt de mort est prononcé , & qui est condamné par la justice divine. L'exécution est surmise , il est vrai , mais elle se fera dans quelque temps : il ne s'agit donc pas de le traiter si bien & de le nourrir si délicatement : il suffit de lui donner le nécessaire , pour le conserver seulement , & lui donner le temps de penser à la mort. *Le Pere Bourdalouë , Sermon pour le Mercredi des Cendres.*

Ce qu'il faut craindre dans la pensée de la mort.

Il est vrai qu'on se préoccupe , & qu'on se trompe , quand on s'effraye par les idées d'abandon , de nécessité , de solitude , & de destruction , qui entrent dans l'idée de la mort.

Mais voici en quoi il est certain qu'on ne se trompe pas ; c'est lors qu'on redoute le jugement de Dieu , qui suit la mort : car il est certain que ce jugement ne peut être que terrible à une conscience qui se sent chargée de crimes ; & où est l'homme qui ne se trouve en cet état , pour peu de reflexion qu'il fasse sur sa vie passée ? Il est vrai que ce moment paroît redoutable , duquel on conçoit que dépend toute l'éternité ; mais certainement le cœur de l'homme se fait aussi en cela diverses illusions. Il s'imagine que c'est le moment de la mort qui est le prix de la vie éternelle , & il ne voit point que ce n'est pas ce moment , mais toute sa vie que Dieu demande ; que ce moment n'a en soi rien qui soit plus agréable à Dieu que les autres , & que toute son importance consiste simplement en ce qu'il est le dernier , & qu'enfin ce n'est point ce moment qui contracte avec la justice de Dieu ; mais tout le temps qu'on a passé dans l'impénitence. *Auteur anonyme.*

De l'oubli de la mort.

Je sçai bien que personne ne nie sérieusement qu'il ne doive mourir ; mais je ne sçai aussi si personne se dit sérieusement qu'il mourra. Car quoi que ces deux termes ayent un trop véritable rapport , personne ne les veut unir , & si on les regarde , c'est assurément dans une vue qui les détache l'un de l'autre ; nous considérons la mort , sans nous considérer ; nous nous considérons , sans considérer la mort ; mais nous n'aimons pas à nous représenter par l'idée de la mort ; & rien au monde n'est plus rare ni plus pénible à notre cœur , que l'assemblage de ces deux idées l'est dans notre imagination. *Le même.*

Nous ne sçavons pas ni le lieu , ni le temps , ni le genre de notre mort ; mais nous ne pouvons douter que nous n'avancions sans cesse vers la fin de notre vie , & que chaque pas que nous faisons , ne nous approche toujours de la mort. Cependant au lieu de nous occuper de notre mort , nous faisons tout ce qui est en nous pour en écarter l'idée ; au lieu de nous y préparer , comme nous ne la voyons point précisément dans aucun temps , nous faisons en sorte que cette pensée vague de la mort ne nous touche point. De là il arrive , dit le Sage , que de même que les poissons sont pris à l'hameçon , & les oiseaux au filet ; ainsi les hommes se trouvent surpris par la mort , lors que tout d'un coup elle fond sur eux. C'est-à-dire , que comme on prend les poissons , quand ils se jouent dans l'eau , & les oiseaux quand ils se jouent dans l'air ; ainsi les hommes sont-ils surpris de la mort , quand ils y pensent le moins. Pensons-y sans cesse , dit un Payen , pour nous en familiariser l'idée , afin qu'elle nous paroisse moins affreuse , quand elle se présentera tout d'un coup à nos yeux : mais sur-tout , employons toute notre vie à faire un essai , & un apprentissage de la mort : *Totâ vitâ descendum est mori.* *L'Abbé de Monmorel , Homélie sur l'Evangile de la Quinquagesime.*

Sur le même sujet.

Eccl. 9.

En vain le Sauveur du monde nous commande de veiller , en nous avertissant qu'il viendra comme un éclair , à l'heure que nous y penserons le moins , & qu'il nous surprendra comme un larron. En vain voyons-nous tous les jours nos amis , nos proches , nos voisins enlever tout d'un coup de ce monde dans leur première jeunesse , ou dans la force de leur âge ; nous trouvons toujours quelque raison de nous rassurer , & d'effacer promptement en nous l'impression qu'une pareille

Seneca de brev. vita.

On tâche par divers artifices de détourner la pensée de la proximité de notre mort.

mort ne laisse pas de faire malgré nous ; l'un, dit-on, paroïssoit mal sain, l'autre ne se ménageoit pas ; celui-ci n'a pas été secouru, celui-là n'est mort que par les remedes qu'on lui a faits mal à propos. Comme si nous n'avions pas les mêmes risques à craindre pour nous-mêmes. *Le même, sur le quinzeième Dimanche après la Pentecôte.*

De l'oubli de la mort.

L'oubli que les hommes témoignent à l'égard de la mort, seroit incroyable, si nous, qui avons peine à le comprendre dans les autres, ne donnions aux autres un juste sujet de le remarquer dans nous. Comment se peut-il faire qu'on se souviennne si peu du terme où l'on court, du but pour lequel on est sans cesse en mouvement, de l'extrémité d'une carrière où l'on n'est entré que pour la continuer & pour la finir ? Que dirions-nous d'une personne qui se met en voyage, qui ne discontinuë point de marcher, qui ne perd point sa route, & néanmoins ne pense pas où elle va ? Cependant ses compagnons disparoissent, parce qu'ils arrivent avant elle : elle les suit à grands pas : elle va sur leurs vestiges : il faut nécessairement qu'elle tombe au même endroit ; n'importe : toujours en mouvement elle ne fait pas plus de reflexion & sur sa course, & sur le terme où sa course doit aboutir, que si elle n'avançoit pas pour y atteindre. *Livre intitulé, Remarques sur divers sujets de Religion & de Morale.*

Sur le même oubli.

Si l'on examinait les causes, les motifs, les circonstances d'un oubli si surprenant, l'on découvrirait sans doute d'étranges sujets de frayeur. On peut, ce me semble, les renfermer dans ces deux mots ; nous oublions la mort malgré notre mortalité, malgré la rapidité de nos années qui s'écoulent, malgré les larmes que nous versons sur le tombeau de nos proches & de nos amis, malgré le spectacle affreux des cadavres que nous voyons porter en terre, malgré toutes nos infirmités qui nous avertissent par la foiblesse & par la douleur, que nous ne tarderons pas d'être enlevés de ce monde. Cela veut dire que nous vivons, ou comme si les parties qui nous composent devoient toujours vivre, ou comme si les parties qui nous composent devoient mourir pour toujours. Lequel des deux qui nous étourdissent sur la brièveté de la vie, & sur la pensée de la mort, ne sommes-nous pas à plaindre ? ne sommes-nous pas malheureux ? où allons-nous ? & où tomberons-nous ? *Le même.*

Tout ce que nous faisons en cette vie doit aboutir à bien mourir.

Un homme meurt : il a vécu pour mourir : il a dû bien vivre pour bien mourir. Il laisse en mourant de sçavans ouvrages qu'il a composés, de riches terres qu'il a achetées, de grandes sommes qu'il a amassées. Si ses peines n'ont été des préparatifs à une sainte mort, il meurt à son propre risque, & il a vécu inutilement pour ses intérêts. Le point fatal de notre sort éternel est le moment de la mort : qui que ce soit ne peut le rendre heureux que nous-mêmes. Consommer sa vie pour les autres, & ne rien faire pour la destinée invariable qui nous attend à la mort, & qui dépend de notre vie ; que pense-t-on de sa vie & de sa mort, si l'on en vient là ? *Nemo alii nascitur, moriturus sibi, dit Tertullien. Le même.*

Notre sort éternel dépend de l'état où nous serons à l'article de la mort.

Notre sort roulera sur ce que nous ferons alors ; ce que nous aurons été, ce que nous sommes aujourd'hui, ce n'est point ce qui décidera sur notre destinée éternelle. Nous pouvons bien commencer, bien continuer ;

après quoi nous pouvons nous démentir & mal finir. Il est donc vrai, que, si nous voulons nous sauver, c'est au moment de la mort, où les reflexions, les inquiétudes, les soins, les peines, les desseins de tous les momens de notre vie doivent nous conduire. Je sçai que nous ne pouvons faire fond sur quoi que ce soit, pour nous croire hors de tout peril, & que tant que nous pouvons esperer notre salut, nous devons aussi craindre notre perte. Je sçai que nous ne pouvons être redevables du don de perseverance qu'à la seule misericorde divine : mais il nous est permis, il nous est commandé de l'esperer. Tout consiste à vivre de telle sorte, que nous ayons sujet malgré notre incertitude, de nous promettre une bonne mort. *Le même.*

A force d'entendre dire que la mort nous rend tous égaux, on neglige de penetrer le sens de cette pensée. L'on se contente de se faire une image de cadavres, à peu près aussi affreux les uns que les autres par les horreurs qui y sont répandues. Des chairs qui se dissolvent en bouë ; des membres qui se dépouillent & perdent leur figure : des concavitez qui se creusent, & ouvrent un passage aux vers, & à d'autres insectes : une puanteur insupportable, jusqu'à ce qu'enfin une poussiere fort semblable confonde tout-à-fait ces cadavres. Telle image ne nous laisse pas douter qu'après la mort, la distinction qui a été entre les vivans, ne subsiste plus. Mais il seroit bien nécessaire pour nostre instruction, que nous comprissions la raison pourquoi par notre mort une si grande égalité parmi nous succede à une si grande inégalité. Nous la pouvons expliquer cette raison par cet axiome ; sçavoir, que toutes les choses naturelles retournent à leur principe. Nous avons été poudre, nous devenons poudre. *Le même.*

Reflexion qu'il faut faire sur ce que la mort rend tous les hommes égaux.

L'experience nous apprend que la terre n'a pas plutôt couvert un mort, que le monde en perd incontinent le souvenir. Que reste-t-il de ces Princes & de ces Conquerans, qui ont fait autrefois tant de bruit dans le monde ? Quelque ambition qu'ils aient eue de s'immortaliser par leurs batailles, & par leurs victoires ; quelques villes superbes qu'ils aient désolées pour s'acquérir de la gloire ; quelque soin même qu'ils aient pris de se faire élever des mausolées, que nous en reste-t-il ? *Periit memoria eorum cum sonitu.* Leur memoire s'est évanouïe avec leurs pompes funebres ; le temps a renversé ces monumens superbes, que la vanité avoit élevez ; il les a accablés eux-mêmes sous les ruïnes de ces grands bâtimens ; il nous a dérobé la connoissance de leurs cendres, & du lieu où elles étoient. *Monsieur de la Volpilliere, Sermon de Saint Benoit.*

La mort efface de l'esprit just qu'un nom & le souvenir des plus grands hommes.

Le Sage nous assure que le nom du pecheur aura le même sort que son corps : que si celui-ci a été reduit en cendre, celui-là s'évaporerà en fumée : que si enfin la pourriture a dérobé son corps à notre vûë, l'horreur doit encore ôter son nom à notre souvenir. C'est pour cette raison que Saint Chrysostome, après avoir dit que l'on ne trouve plus le corps d'Alexandre, ajoûte qu'on ne peut pas même marquer le jour de sa mort. Le monde a si peu perdu à la mort de ce Prince, qu'il ne s'est pas mis en peine de sçavoir le jour auquel elle est arrivée ; ses victoires lui ont été si peu considerables, qu'il ne s'en est jamais fait de réjouissance universelle. De sorte que le

Suite du même sujet.

le Sage a eu raison de dire, que le nom & la gloire des impies pourrira comme leur corps:

*Psal. 10. Nomen impiorum putrescet. Le même.*

Vous ne pouvez regarder un homme dans l'état où la mort l'a réduit, que vous ne songiez aussi-tôt à son péché. Le tombeau sup-

*Ad Rom. 6.* pose le crime: *Stipendia peccati mors*, & par conséquent le séjour qu'on y fait, ne peut être que fort honteux. De plus, on doit considérer le tombeau comme l'échaffaut où s'exécutent les derniers termes de notre arrêt; la justice divine y poursuit encore les hommes après leur mort, & ne se contente pas de leur avoir fait perdre la vie, elle les réduit encore

*Psal. 21.* en cendres; *Et in pulverem mortis deduxisti me.* Enfin, la dernière honte du tombeau, est, qu'il met tous les hommes dans la pauvreté; les Souverains n'y sont pas plus riches que les esclaves, & nous y entrerons avec la même nudité avec laquelle nous sommes nez.

Achetez de grandes terres; bâtissez des palais; élevez des maisons magnifiques: mais assurément ces palais & ces maisons appartiennent plus à la fortune qu'à vous; ou, pour parler plus chrétiennement, vous n'êtes en effet que les œconomes de ces biens. La raison, dit Saint Augustin, que vous avez coutume d'apporter, pour prouver que cette maison est à vous, prouve évidemment que c'est votre maison de passage. Mes peres, dites-vous, & mes ancêtres me l'ont laissée; elle m'appartient par testament: je sçai bien ce que vous voulez dire, répond ce saint Docteur; vos ancêtres ont passé par cette maison, & vous y passerez aussi; vous n'y êtes donc que comme des passans: *Unusquisque in domo sua est hospes*; mais pour le tombeau, ah! cette maison vous appartient, vous y demeurerez jusqu'à la conformation des siècles, & vous n'en sortirez jamais de vous-même. *Le Pere Texier, premier Sermon du Carême.*

Pour briser cette idole, & pour détruire ce phantôme de l'amour propre, il n'est rien de plus efficace que la pensée de la mort. Vous ignorez ce que vous êtes, allez considérer sur la cendre des cemetieres, les marques & les restes de ceux qui vous ont précédé. Ils étoient idolâtres d'eux-mêmes comme vous; ils étoient remplis de confiance en eux-mêmes; c'est ce qui les a perdus. Voyez ce qu'ils étoient par les traces qu'ils vous ont laissées; voyez ce qu'ils sont, & vous connoîtrez ce que vous êtes, & ce que vous ferez un jour. Mais il n'est pas besoin de vous ouvrir les tombeaux de vos semblables. Entrez aujourd'hui serieusement dans vous-même, & vous y trouverez un oracle, si vous le consultez comme il faut, & vous direz avec S. Paul:

*2. ad Cor. 1.* *In nobismetipsis responsum mortis habuimus, ut non simus scientes in nobis.* Ah! je me suis écouté moi-même, & une voix interieure m'assure, que je ne suis qu'un peu de cendre & un peu de poussiere: c'est pourquoi je ne dois point faire état de moi-même, ni me confier en moi-même. *Le même.*

Tout doit contribuer à consoler les gens de bien à cette dernière heure. Quelle consolation, quelle joye ne doit pas ressentir à l'heure de la mort, un homme qui a vécu chrétiennement, qui a vécu dans l'exercice de la penitence, & la vue de l'avenir peut-elle ne pas adoucir les douleurs de l'état présent? Tout ce qu'il y avoit de rude, & de difficile au service de Dieu, tout est passé; jeûnes, re-

traites, exercices de mortification; travaux, austérités, humiliations, penitences, tout est fini; le bien & le mal passent également. Quel plaisir à l'heure de la mort, de n'avoir pas fait le mal qu'on pouvoit faire; & quelle joye d'avoir fait le bien qu'on étoit obligé de faire, sur-tout quand on pense au regret de ne l'avoir pas fait? Quelque longue que la vie ait été, il ne paroît pas à l'heure de la mort qu'il y ait plus d'un moment entre le jour de la naissance, & le dernier jour de la vie; peut-on ne se sçavoir pas bon gré alors, d'avoir prévenu par une sainte vie, les regrets, & le desespoir que les pecheurs ont à la mort? Que me serviroit à présent, dit un moribond, d'avoir fait une grande fortune, de m'être fait de puissans amis, d'avoir possédé les premières charges? Que me serviroit d'avoir été de toutes les parties de divertissement; d'avoir été homme de Cour; d'avoir suivi les maximes du monde? Je condamne à présent, & je condamnerai pendant toute ma vie ces maximes; que me serviroit tout cela, si je n'avois pas fait mon salut? *Le Pere Croijet, premier Tome de ses Retraites.*

Durant la vie, la passion nous aveugle; l'exemple nous entraîne; les objets nous enchangent; l'embarras des affaires nous occupe, & il semble qu'on prend même plaisir à s'étourdir sur les plus grandes veritez de la foi; la foi elle-même est à demi éteinte par les desordres d'une vie déréglée; à la mort, la raison, la religion, la foi même a toute sa force. On croit, mais d'une foi accablante, laquelle semblable à celle des demons, fait fremir; mais elle ne convertit pas... Il se trouve quelquefois des gens qui railent des plus saintes pratiques de la pieté, qui traitent de minutie, & petitesse d'esprit, cette grande délicatesse de conscience, & cette ponctualité constants, que les personnes ferventes ont à s'acquitter des plus petits devoirs de leur état. S'il est vrai, comme ils nous en assureroient, qu'ils ayent eu raison de juger & d'agir de la sorte, qu'ils fassent encore alors le même jugement. Que ne soutiennent-ils jusqu'à la mort leur caractère de railleurs, & d'esprits forts? S'il est vrai qu'ils ayent dû traiter ces exercices de pieté, & la devotion même de vain scrupule, qu'ils s'en sçachent bon gré alors, qu'ils s'applaudissent à cette dernière heure. S'il est vrai qu'ils ayent été sages de se faire une idée de devotion commode, une fausse conscience, à l'abri de laquelle ils ont vécu dans une trompeuse securité, qu'ils se reglent encore alors sur ce même système. Mais, ô mon Dieu! n'est-ce pas là la véritable cause de leurs frayeurs & de leurs troubles? N'est-ce pas là ce qui les met au desespoir? *Le même.*

A la mort tous les obstacles s'évanouissent, & nous laissent toute la liberté de juger des choses sans préoccupation. On voyoit autrefois, mais on n'étoit pas touché du peu de solidité des biens du monde; on ne s'apercevoit même pas du vuide des plaisirs de la terre: à la mort on ne voit pas seulement, mais on sent; mais on ne peut pas même concevoir qu'on n'ait pas plutôt senti ce dégoût, & cette double indigence: on voit sensiblement qu'on s'est trompé; mais quel regret mortel de n'être plus en état de remédier à la perte que nous a fait faire notre erreur?... Il est étrange que chacun convienne qu'à l'heure de la mort on est au desespoir de

A la mort les sentimens de religion, la foi, & la raison qui sembloient assoupis, se reveillent.

A la mort on se débaise des vanitez des choses du monde.

La mort nous apprend que tout passe en cette vie, & que nous passerons nous-mêmes.

La mort nous apprend ce que nous sommes, & rabat notre orgueil & l'estime que nous avons de nous-mêmes.

Consolation des gens de bien à la mort.

n'avoit pas été mortifié, d'avoir mené une vie mondaine, une vie molle, une vie délicieuse, d'avoir fait si peu de bonnes œuvres; enfin d'avoir vécu comme l'on vit, & que cependant après avoir fait ces reflexions, dont on est pleinement convaincu, on se mette si peu en peine de mieux vivre. *Le même.*

La pensée de la mort devrait nous convertir.

A la vérité il est surprenant, qu'on pense si peu à la mort; mais il est encore bien plus étrange, qu'on ne se convertisse pas quand on y pense. Combien de gens vivent, comme s'ils se croyoient assurés de ne point mourir, ou de mourir plus d'une fois; comme s'ils ne devoient rien perdre en mourant mal; ou comme s'ils devoient recouvrer ce qu'ils auront une fois perdu. Ne sommes-nous point de ce nombre? Et quels sentimens aurons-nous à l'heure de la mort, au souvenir des reflexions que nous faisons présentement, si nous ne tirons nul fruit de ces reflexions? Quel bonheur! quelle grace! pour un moribond effrayé à la vue des déreglemens de sa vie, & sur le point d'expirer, si vous lui donniez encore quelques mois de vie, quel usage ne feroit-il point de sa fanté? Or vous recevez aujourd'hui un pareil bonheur. *Le même.*

La pensée de la mort n'empêche point qu'on ne pense à ses affaires & à d'autres choses.

De bonne foi, si nous étions aussi assurés de ne jamais mourir que nous sommes certains de ne pas toujours vivre, aurions-nous une autre conduite? formerions-nous de plus vastes desseins? aimerions-nous davantage ce triste séjour? penserions-nous moins à l'autre vie? Mais il faut donc tout quitter, me direz-vous, s'enfouir tout vivant dans un Cloître, abandonner le soin des affaires temporelles; pour ne penser plus qu'à la mort; nullement, ce seroit une erreur bien grossière de s'imaginer, que la pensée de la mort, qui sert si fort à mettre le bon ordre partout, mît le désordre dans la vie civile. La pensée de la mort ne nous oblige pas de quitter un état où Dieu nous appelle, mais à vivre dans cet état, comme des gens qui doivent mourir. Qu'on s'applique avec soin aux affaires de la famille, qu'on remplisse avec exactitude tous les devoirs de son état, qu'on vive dans l'éclat & dans l'abondance, si la condition le porte; mais qu'on se souvienne qu'on mourra. *Le même* Pere Croiset dans ses Retraites pour un jour de chaque mois, Tome 1.

Quoi que la mort soit certaine on la considère toujours comme éloignée.

On sçait que la mort est certaine, mais on ne la considère qu'à la fin d'une longue carrière; on l'envisage comme dans un éloignement, dans un âge bien avancé; & quand cet âge est venu, il ne l'est jamais assez pour nous ôter l'esperance de vivre néanmoins encore une année. Ne nous flatons point, mettons ordre à nos affaires; quelque bien établie que soit notre fanté, il n'y a qu'un pas de la vie à la mort. C'est assez d'avoir un corps mortel, pour avoir mille raisons de craindre à chaque moment. Où est l'homme sage qui voulût nous assurer un an de vie au peril de la sienne? C'est pourtant à la fin de cette année-là que je renvoye ma conversion. *Le même.*

On se rassure sur la mort précipitée des autres.

La mort précipitée de tant de personnes qui sont surpris, lorsqu'ils y pensoient le moins, nous frappe d'abord; mais on se rassure bientôt en cherchant la cause de cette mort précipitée, & en nous flatant que cette cause ne se trouve point en nous; c'étoit un homme, dit on, d'une santé caduque; une trop grande application d'esprit a abrégé ses jours; il a fait un excès; il étoit me-

nacé d'un pareil accident; c'est-à-dire, je ne trouve point en moi, ce que je m'imagine avoir causé sa mort; je n'ai donc rien à craindre; au lieu de dire, cet homme paroît se porter aussi-bien que moi, & il est mort aujourd'hui, qui peut m'assurer que je serai demain en vie? Mais lorsque je fais cette reflexion, je ne sçai, Seigneur, si je dois plus esperer que craindre, & si en regardant en pitié ceux qui comptent si imprudemment sur cette vie; je ne serai pas moi-même quelque jour un objet de compassion. Ne le permettez pas, Seigneur, je vois, je sens l'indignité d'une si pitoyable conduite; j'ai eu peut-être encore moins de prévoyance en ceci que les autres. Quel seroit mon regret, quel desespoir, & à quoi dois-je m'attendre, si faisant les reflexions que je fais, & connoissant le danger où je me suis mis, je ne profite pas de la grace que vous me faites? Quand je devrois avoir encore long-temps à vivre, je ne veux plus attendre à me préparer à la mort, qui peut me surprendre à tout moment. *Le même.*

Rien n'est plus propre à détacher efficacement des plaisirs de la vie, & des soins de sa fortune, que l'incertitude de la mort bien pénétrée. Je sçai certainement que je mourrai; chaque heure du jour peut être la dernière de ma vie: la plus forte santé n'est pas à l'épreuve d'une chute, d'une apoplexie, ni de cent autres mortels accidens... Oserois-je assurer avec serment que j'ai encore un mois à vivre? Un homme condamné à mort par un arrêt irrevocable, peut-il, sans avoir perdu l'esprit, se livrer à la joye, & ne penser qu'à vivre, tandis qu'il se voit à tout moment sur le point d'être exécuté? Sommes-nous plus sages? L'arrêt irrevocable de notre mort nous a été signifié; l'exécution peut se faire à toutes les heures; & d'où vient cette fureur du plaisir, cet acharnement au gain, à un établissement temporel, qui, contre la loi de Dieu, nous fait renoncer à tous les devoirs de la conscience? D'où vient cet accablement d'affaires, cet oubli du ciel, cet entêtement du monde, cette insensibilité, cette assurance? *Le même.*

La pensée de l'incertitude de la mort, nous doit détacher des plaisirs de la vie, &c.

On se donne de grands mouvemens pour s'enrichir, pour s'avancer, pour faire fortune dans le monde; mais sur quoi portent tous ces vastes projets, tous ces ambitieux desseins? Helas! fortune, ambition, esperances flatueuses, grandes entreprises, beaux projets, tout n'est fondé que sur la vie; mais ignore-t-on qu'on n'a cette vie que par emprunt, à condition de la rendre à toute heure, c'est-à-dire, qu'à toute heure on est en danger de la perdre; & au moment qu'elle nous est ôtée, que deviennent toutes ces belles esperances, cette fortune, ces grands projets? *Le même.*

Suite du même sujet.

Il y a deux cens ans que les villes étoient peuplées comme elles le sont aujourd'hui. Qu'est devenu tout ce peuple? Il ne reste pas un seul homme du quinzième siècle, il ne reste même de tous ces hommes qu'un peu de poudre confonduë avec la terre. Trouvez dans ces ossemens, ou dans cette poudre quelque marque de grandeur, de distinction, ou de noblesse! Orgueil des hommes, voilà bien de quoi se confondre! Mais voilà bien, ô mon Dieu, de quoi nous desabuser! Monarques qui regnez dans l'Univers, & à la félicité de qui tant de gens conspirent, vous mourrez; il n'y a pas loin du trône jusqu'au tombeau; la naissance vous a distingué du reste

Comme à mort a néantifié toutes les grandeurs, &c.

des

des hommes ; mais la mort vous rendra un jour égaux avec le moindre de vos sujets. Suite de prospérité , raffinement de plaisirs , honneurs infinis , magnificences , victoires , tout fera un jour enseveli avec vous ! Grands du monde , vous mourrez ; cherchez dans les tombeaux ce qui reste aujourd'hui de vos Ancêtres : dans cent ans il n'en restera pas plus de vous. Une inscription ne conservera vos titres que pour apprendre à la postérité , que vous n'êtes plus rien de ce que vous étiez dans le monde , & qu'il ne reste de vous qu'un peu de cendres , beaucoup moins précieuses que l'urne dans laquelle on les a enfermées. O que la mort est une bonne école ! & que la vûe du tombeau gueriroit & l'esprit & le cœur de beaucoup de malades , si l'on ne faisoit tout au monde pour s'en éloigner. Fuffiez-vous le plus habile homme qui ait jamais été , euffiez-vous tous les tresors de l'Univers , fuffiez-vous l'homme le plus heureux , vous mourrez. Quarante ou cinquante ans de prospérité feront toute la durée de votre fortune ; une fièvre de quelques jours , un accident , une petite pierre renversera en un instant tout ce colosse. Vie molle & délicieuse , opulence , fortune dans le monde , tout cela se termine à quelques funeraillies un peu plus éclatantes , & ces funeraillies au tombeau. *Le même.*

On sçait qu'on doit mourir un jour , & peut-être bientôt , & l'on ne pense point à bien vivre.

Non , de toutes les folies dont l'esprit humain est capable , il n'en paroît point de plus inconcevable que celle-ci. Quoi , je sçai que je dois mourir , qu'il y a une éternité heureuse , ou malheureuse après la mort , & je ne pense pas à bien vivre , & je ne fais pas tous mes efforts pour m'assurer un heureux sort après cette vie ? Je sçai certainement que je dois mourir , tres-probablement je n'ai pas même long-temps à vivre , & tous mes soins ne sont qu'à amasser du bien pour des heritiers ; c'est-à-dire , pour des gens qui doivent me survivre , pour des gens qui se serviront du fruit de mes sœurs , peut-être du fruit de mes injustices , & de ce qui aura causé ma damnation , pour mener une vie plus somptueuse & plus douce. J'oublie mon salut , je negligé à me préparer à bien mourir , pour laisser à ceux qui me succéderont de quoi vivre à leur aise. Je sçai que je dois mourir , je ne puis penser sans fremir à toutes les conséquences de cette dernière heure ; je sçai combien une bonne mort est difficile , & je pense à toute autre chose qu'à faire une bonne mort. Je vois , & je sens l'extravagance de cette conduite , & je fremis à la seule pensée de mon aveuglement. Mais je suis résolu de profiter du peu de temps qui me reste à vivre , pour me préparer dès ce moment même à bien mourir. *Le même.*

De l'oubli de la mort.

On ne pense pas à la mort , parce que cette triste pensée nous effraye ; mais si la seule pensée effraye si fort , que sera-ce de la mort même ? Si de n'y pas penser , cela rendoit la mort moins certaine , ou moins affreuse , l'oubli seroit moins déraisonnable ; mais peut-on ignorer que le moment décisif de notre sort éternel est fixé , & que la mort n'est jamais plus épouvantable que quand on n'y a jamais pensé ? Que les mondains s'étourdissent tant qu'il leur plaira , leur divertissement , & leur oisiveté ne les empêchent pas d'approcher tous les jours de ce terme fatal. C'est la voye de tous les hommes , dit le Prophete , chacun y passe ; tous ceux que nous ne voyons plus dans le monde , y ont passé ; tous les jours

quelqu'un fait ce chemin. *Le même.*

On a bien raison de dire que la pensée de la mort est le grand correctif de toutes les vaines joyes du monde ; on se dégoûte aisément de ces parties de plaisir ; ce luxe , cet éclat , ces grandes fortunes n'éblouissent plus ; dès qu'on pense , que dans quelques jours on doit mourir ; pâle , défat , sans forces dans un lit , d'où je dois être porté au tombeau , de quel œil verrai-je tous les riches ameublemens , que je ne dois jamais plus voir ? Plus ou moins respecté , plus ou moins riche , on est alors peu touché de tous ces frivoles amusemens de la vie ; mais si l'on n'a rien fait pour assurer son salut , si la conscience nous reproche une infinité de pechez secrets , d'infidelitez , d'injustices , meurt-on content ? Se sçait-on bon gré de n'avoir pas voulu penser à la mort ? Est-il temps alors d'y penser ? Libertins , gens du monde , Chrétiens imparfaits , aurez-vous eu raison de n'avoir regardé la mort que comme un songe ? Mais si vous y pensez serieusement , pouvez-vous tenir contre les reproches de votre conscience ? Pensez en même temps à vous défaire des vices qui vous rendent la pensée de la mort si amere. *Le même.*

La pensée de la mort est un remède à tous les vices.

Penser à la mort , ce n'est pas n'y penser que par rapport aux choses de la vie , ou de n'en prévoir tout au plus que les circonstances indifferentes , comme l'institution des heritiers , le reglement des affaires domestiques , le lieu de la sepulture , la pompe funebre , & semblables choses qui sont inutiles au salut. Penser à la mort , c'est imprimer fortement dans son esprit l'image de la bonne & de la mauvaise mort ; c'est penetrer la difference de ces deux états , & les rapporter l'un & l'autre au reglement de la vie. Penser à la mort , c'est entrer dans la consideration des jugemens de Dieu , c'est penser à ce compte terrible qu'il lui faut rendre , & auquel toutefois on ne pense point. On pense assez à la verité à celui qu'il faut rendre aux hommes ; on voit assez de gens qui passent les jours & les nuits à supputer ce qu'ils doivent , & ce qu'on leur doit ; mais on en voit peu qui pensent serieusement à ce qu'ils doivent à Dieu. Tertullien parlant de la mort , la nomme : *Ultimam omnium questionum* , la dernière de toutes les questions ; c'est que dans la vie on propose d'ordinaire quantité de questions à décider , quantité d'affaires à entreprendre ; on y parle de faire sa fortune , & sa maison ; de s'appuyer par de grandes alliances , de procurer à ses enfans de grands établissemens dans le monde ; de s'acquérir du credit & de l'autorité ; en un mot , dans la vie on pense fort à la vie ; mais à la mort , c'est la dernière de toutes les questions ; on n'y pense , que quand il n'est plus temps d'y penser ; on n'y pense que quand on est prêt d'expirer , & que la pensée en est bien souvent inutile. Les exemples mêmes qui font plus d'impression que les paroles , sont sans force & sans effet en cette occasion , &c. *Le même.*

Comment il faut penser à la mort.

Quand quelque objet se presente à nos sens , ou frappe notre imagination & notre esprit , au lieu de consulter nos passions & nos petits interêts , il faut pour en juger sainement , considerer serieusement , ce que nous en jugerons à la mort , ce que nous voudrions avoir fait lorsqu'il faudra paroître devant ce souverain Juge , & enfin ce que nous approuverons nous-mêmes dans toute l'éternité. Que

Il faut juger des choses presentes comme nous en jugerons à la mort.

de cas de conscience se décideroient sans peine à la faveur de cette lumière ! Que de fausses subtilitez s'évanouiroient ! que d'illusions disparoïtroient ! Heureux ceux qui se rendent ainsi disciples de la mort ; qui se servent de sa lumière pour dissiper les tenebres de leur cœur, & qui pensent dans le temps, ce qu'ils penseroient dans l'éternité. *Pris des Essais de Morale.*

La mort seule nous peut débarrasser de la vanité du monde,

Disons la verité de bonne foi, si on ne devoit point mourir, ou du moins s'il n'y avoit point de loi qui condannât tous les hommes à la mort ; nous aurions beau parler contre les vanitez, on ne nous croiroit pas ; on auroit beau prêcher que tous les biens de ce monde en sont pleins ; on en feroit même des dénombremens sensibles & palpables ; nous nous imaginerions toujours que tout cela feroit de vaines subtilitez plus vaines que la vanité même, & que tout cela se diroit plutôt pour faire voir son bel esprit, que pour nous en détourner. Mais quand on voit que tout tend à la mort, & que de toutes les choses du monde, il n'y en a pas une qui ne tende à sa destruction, que les plus belles choses sont les plus sujettes à périr, & périssent en effet les premières ; voilà ce qui nous défile les yeux, & ce qui nous en fait connoître la vanité ; & c'est une belle difference que Saint Chrysostome a remarquée, que toutes les autres pensées chrétiennes ne font tout au plus que des preuves de la vanité, au lieu que la mort est l'expérience de cette vanité. *Le Pere Bourdalouë, dans un Sermon de la Mort.*

Comme la pensée de la mort a porté tant de Saints à mener une vie austere & penitente.

N'est-ce pas cette pensée de la mort qui a conduit tous les Saints au bonheur dont ils jouissent maintenant ? N'est-ce pas ce qui les a obligés à embrasser des règles si austeres & des manieres de vie si extraordinaires ? N'est-ce pas ce qui les a confinés dans le fond des deserts & des solitudes les plus affreuses ; ce qui les a séparés du commerce de tous les hommes ; ce qui les a fait embrasser toutes les pratiques terribles de la penitence avec joye ? Il est vrai qu'ils voyoient bien des peines dans ces entreprises, qu'ils éprouvoient souvent des contradictions de la part de Dieu, & que Dieu a permis souvent qu'ils crussent qu'ils s'égaroient, & qu'ils n'étoient pas dans le bon chemin : mais les secrets de la prédestination se dévelopoient aussi-tôt à leurs yeux dans le tableau de la mort, & ils ne l'avoient pas plutôt envisagé, que tous ces phantômes s'évanouïssent, & que leurs esprits se rassuroient. *Le même.*

Il n'y a que notre infirmité ou notre stupidité qui nous empêche de penser à la mort.

Quand nous aurions à vivre des siècles entiers, comme ces anciens Patriarches, quand le temps de notre mort ne seroit pas si proche, il faudroit enfin en venir un jour là. Hé ! que nous serviroit alors cette longue suite d'années, sinon que pour accroître nos obligations, & rendre notre compte d'autant plus difficile qu'il sera long & embarrassé ? Mais être, comme nous sommes peut-être, à la veille de notre mort, la toucher, pour ainsi dire, du bout du doigt, & paroître cependant insensible, & ne pas travailler à l'affaire de notre salut, en pensant à faire une bonne mort : non, il n'y a que notre infirmité, ou que notre stupidité qui en puisse être la cause. *Le même.*

La pensée & le souvenir de la mort nous fait bien vivre.

Rien n'est plus capable de détruire ce charme funeste qui nous retient dans le monde, & dans l'amour des choses mondaines, malgré la connoissance que nous avons de leur va-

leur. Rien n'est plus capable de nous faire revenir de ce mortel assoupissement où nous passons les jours, & où nous sommes en danger de les finir, que la pensée & le souvenir de la mort. Si quelque chose peut balancer ce poids qui nous entraîne au péché, & nous fortifier contre tous les objets qui font naître, & qui nourrissent les passions, c'est assurément la meditation des tristes mysteres qui se doivent accomplir sous la pierre de notre sepulchre. De sorte que comme il n'y a ni puissance, ni force, ni autorité, ni sagesse qui puisse se défendre de la mort, aussi n'y a-t-il ni vice, ni passion, ni habitude, quelque inveterée qu'elle puisse être, que le souvenir de la mort ne déracine, qu'il ne détruise entièrement. *Le Pere de la Colombiere, Sermon. 49. de la Mort.*

Comme dans la justice humaine avant que de faire mourir un homme qui s'est revolté contre son Prince, ou qu'on a surpris dans une trahison contre l'Etat, la premiere chose qu'on fait, on confisque ses biens, on le dégrade, on le declare déchu de ses charges, de tous ses emplois ; de même, la premiere chose que fait la mort, qui est la peine du péché, c'est de dépouiller un homme de toutes ses richesses, de tous ses titres, de tous les honneurs qu'il possédoit dans le monde, & de l'égaliser aux personnes de la condition la plus vile & la plus abjecte. Or c'est un spectacle bien étrange & bien triste de voir cet homme que l'on met hors de sa maison, pour n'y rentrer jamais, un autre demeurant le maître de son argent, de ses meubles, de ses charges, & de tout ce qu'il avoit au monde. Il est étrange qu'il n'emporte pas seulement un sou de tant de richesses, pas un haillon de tant de riches habits, & de magnifiques meubles ; que de tant de serviteurs, il soit réduit tout d'un coup à cette affreuse solitude, qu'il ne lui reste pas un seul domestique pour veiller auprès de son tombeau. *Le même.*

La premiere chose que fait la mort sur nous, est de nous dépouiller de tous,

C'est ici, Chrétiens, que paroît principalement le néant de la grandeur & de la puissance humaine : car à peine une personne de distinction a-t-elle rendu le dernier soupir, que la voilà dépouillée de tout ce que la fortune lui avoit donné, n'ayant plus ni credit, ni autorité ; ne pouvant ni se faire aimer, ni se faire craindre ; ni protéger ses partisans, ni humilier ses ennemis. La mort ne s'arrête pas là ; elle la prive encore de tous ses talens naturels, en sorte que si un homme a de l'esprit, de la science, du merite, par où l'on se peut faire considerer & tenir quelque rang parmi les hommes, la mort ôte tout cela ; cette memoire, cette éloquence, cet esprit souple, insinuant, agréable, fertile en expédients, capable de conseiller tout le monde, de gouverner un Etat, de ménager les affaires les plus épineuses ; tout cela perit en un moment avec la vie. Il perd en ce moment tout ce que l'étude, la lecture, la conversation, l'expérience avoit ajouté à ses qualitez naturelles. Voilà le fruit de plusieurs années de reflexions anéanti : les talens mêmes spirituels, comme le zele, le don de toucher les cœurs, la pitié envers les pauvres ; tout cela est enlevé, & rendu inutile par la mort. *Le même.*

La mort anéantit toutes les grandeurs de ce monde.

Sçavez-vous ce que c'est que la mort, c'est une preuve sensible & incontestable du néant de l'homme ; c'est le retour de l'homme à ce

Du changement qui se fait dans un homme à la mort, triste

triste néant d'où il est sorti ; c'est son entière destruction , & par conséquent la chose du monde , dont il doit naturellement avoir le plus d'horreur. Cette destruction commence dans son lit , & s'acheve dans le tombeau : car qui ne sçait le changement qui se fait au moment qu'il a expiré dans la plus belle personne du monde ? Cette tête abaissée & collée sur la poitrine ; ces cheveux encore humides de la sueur de la mort , mal arrangez ; ces temples ferrées , ces oreilles pendantes , ces yeux enfoncez , & affreusement ouverts , ces jouës abatuës , & comme attachées aux os , ce nez affilé , ces lèvres retirées , cette langue sèche , ce teint livide , tout ce corps froid & immobile , comme un marbre. Ce spectacle est quelque chose de si triste , que je défie la personne du monde la plus enjouée de le voir , sans en concevoir quelque pensée de mélancolie : Tous ceux qui s'approchent de ce lit , s'en retirent pâles , muets , pensifs , portant par tout dans leur esprit la triste image de ce cadavre , incapables de joye & de divertissement jusqu'à ce que d'autres objets l'ayent entièrement effacé. *Le même.*

Les gens du monde ne pensent gueres à la mort.

Les gens du monde ne peuvent s'accommoder de la pensée de la mort , parce que n'étant occupez que des choses présentes , ils ne voyent rien dans la mort que la privation des biens qu'ils aiment , & la punition que Dieu leur prépare après les avoir aimez. Comme ils n'aperçoivent rien dans l'avenir qui les contente , la perte de la vie leur paroît le plus grand de tous les maux ; ils en fuyent le souvenir , & ils s'en cachent l'image autant qu'ils peuvent , parce qu'elle n'a pour eux que de l'amertume & de la douleur , & l'on peut avec beaucoup de raison leur appliquer ces paroles du Saint Esprit : *O mors quam amara est memoria tua homini pacem habenti in substantiis suis.* Au lieu que la même pensée de la mort empêche que l'homme de bien ne renouë avec les créatures ; elle rend le divorce qu'il a fait avec elles irréconciliable , parce qu'en rapprochant les choses du ciel , & éloignant celles de la terre , elle donne du mépris pour les unes , & de l'estime & de l'amour pour les autres , en faisant toucher comme au doigt la vanité de celles qui passent , & la valeur de celles qui sont immortelles. En un mot , elle les desabuse , & les met en état de discerner entre les biens faux & les biens véritables , & de ne pas prendre une lueur d'un moment pour une clarté constante & immuable. *L'Abbé de la Trappe ; dans l'explication de la Regle de Saint Benoît.*

Étonnement des personnes surprises de la mort.

Helas ! qu'un homme est étonné quand après avoir passé sa vie dans les plaisirs , on lui vient dire que dans un jour il faut mourir. Qu'est-ce à dire , il faut mourir ? C'est-à-dire , il faut perdre tout ce que vous aimez ; il faut répondre à Dieu de tout ce que vous avez fait ; il faut entrer dans une autre vie , pour laquelle vous n'avez fait aucuns préparatifs. Combien a-t-on vû de Sages surpris de cette nouvelle inopinée ? Combien d'esprits forts trembler à la vûe de ce danger ? Combien de Grands inconsolables aux approches de cette triste & inévitable nécessité ? sans parler de ceux à qui la mort ne permet pas ces étonnemens & ces frayeurs , quelquefois salutaires , en les enlevant subitement au milieu de leurs plaisirs , & les faisant paroître au tribunal de Dieu lorsqu'ils y pensent le moins. *Le Pere Castillon. Harangue funebre de Monsieur de*  
*Tome III.*

*la Rochefoucault.*

C'est cette pensée qui nous desabuse des vains plaisirs des sens. Libertin , qui entretiens de honteux commerces , qui traites de divinité cette créature que tu adores : applique un peu de cendre sur tes yeux , & pendant que tu la vois encore pleine de vie , pense sérieusement à sa mort : *Vides viventem , cogita mortem.* Tu la trouves maintenant agréable & charmante ; mais représente-toi la corruption qui sortira un jour de son corps ; pense à la puanteur de ce cadavre qui infectera tous ceux qui le verront ; & je suis assuré qu'en cet état tu en feras le même jugement , que firent autrefois les idolâtres de Jezabel , quand ils virent son corps déchiré par les chiens : *Hæcine est illa Jezabel ?* Quoi , est-ce là cette femme , qui fut autrefois un miracle de beauté ? Quoi ce crane décharné est-ce cette tête que tout le monde regardoit avec admiration : *Hæcine est illa Jezabel ?* *Monsieur Fromentiere, Sermon des Cendres.*

La pensée de la mort nous desabuse des vanitez & des plaisirs de ce monde.

La pensée de la mort arrête les saillies de notre orgueil , jusques-là que le Prophete Royal nous avertit , que si nous nous laissons emporter à ces mouvemens déreglez , c'est parce que nous ne faisons nulle reflexion sur notre fin dernière : *Non est respectus mortis eorum , ided revolvit eys superbia.* Car , que sommes-nous que cendre & que poussiere , que le jouët des élémens , que la proye des vers & des insectes , & que portons-nous au dedans de nous , que des principes de pourriture & de corruption ? Ah ! quand nous entendons ce triste oracle : *Tu es terre , & tu retourneras en terre* , en faut-il davantage pour nous humilier & nous confondre ? *Le même.*

La pensée de la mort nous apprend ce que nous sommes. & ce que nous deviendrons.

Eccli. 41.

Après la mort , y a-t-il quelque difference entre les Rois & leurs sujets , dit Saint Augustin ; & si vous voyiez les cendres des uns & des autres , auriez-vous les yeux assez bons pour dire : Voilà celles du Prince , & voilà celles du sujet. Y a-t-il donc quelque passion qui ne doive se briser contre cet écueil ; y a-t-il quelque vanité & quelque desir de grandeur , dont les impetueux transports ne s'arrêtent à cette pensée de la mort & de la poussiere ? Les Grands après cela ont-ils quelque sujet de s'enorgueillir ; & s'ils pensoient à ce qu'ils doivent être un jour , ne connoitroient-ils pas par l'humiliation des autres , qu'il y a autant d'injustice que de folie de s'abandonner à tous les mouvemens de leur ambition démesurée ? *Le même.*

La mort nous ôte tout sujet de nous enorgueillir.

Nous ne venons pas blâmer les larmes que l'on répand à la mort d'un pere , d'un fils , d'un ami , mais nous en condamnons l'excès. *Mon fils* , dit le Sage , *pleurez sur un mort , mais ne soyez pas inconsolable dans votre tristesse.* Versons des larmes , puisque la tendresse de la nature penetrée par une playe si sensible ne peut pas les retenir ; & qu'elles coulent par les yeux comme le sang du cœur qui a été percé par la douleur ; mais que la foi les esfuye bientôt. Souvenons-nous que la mort des Chrétiens ne doit être regardée que comme un sommeil , & que nous ne devons pas nous attrister comme les autres hommes qui n'ont point d'esperance. Car pourquoi vous affligerez-vous de la mort d'une personne que vous ne croyez pas perdue ? Ce que vous appelez mort n'est qu'un voyage. Ainsi il ne faudroit pas pleurer celui qui est parti avant nous , mais plutôt desirer de le suivre. *Le même.*

De quelle maniere on doit pleurer la mort de ses proches ou de ses amis.

i. ad Theff. 4.

La pensée de la mort reprime l'orgueil de l'homme.

Que chacun, pour reprimer tous les mouvemens de l'orgueil & de l'amour propre, se dise dès aujourd'hui : Moi, qui suis par ma naissance élevé au-dessus des autres ; moi, qui par ma dignité commande aux autres, je serai par ma mort égal à tous les autres, & je serai confondu avec le reste des hommes ; moi, qui revêtu de tous les avantages de la fortune, goûte tous les plaisirs & toutes les douceurs de la vie, je serai dépouillé par ma mort de tout ce que je possède, & livré possible à des flammes éternelles ; moi, qui par les attraits de la jeunesse, & les charmes de la beauté, me fais rendre des respects & des adorations, je serai par ma mort l'horreur des yeux, & le supplice des autres sens. C'est ainsi que la pensée de la mort, qui doit égaler tout, détruit l'orgueil qui est fondé sur la distinction. *Le même.*

La pensée de la mort est un remède contre l'avarice.

Ajoutons que la pensée de la mort est un préservatif assuré contre l'avarice. Car en vérité, un homme qui penseroit toujours qu'il doit mourir, & qu'il n'emportera de tous ses biens qu'un suaire & un cercueil, se donneroit-il tant de peine pour grossir son revenu ? Se refuseroit-il les commoditez, & quelquefois même le nécessaire de la vie, pour amasser un trésor qui lui est inutile dans ce monde, & qui sera le sujet de sa condamnation dans l'autre ? En un mot, auroit-il une si grande attache pour de l'or & de l'argent dont il n'ose se servir, & dont il faudra s'arracher avec d'autant plus de peine, qu'il les aura possédés avec plus de passion ? Ainsi, pour remédier à l'avarice qui veut tout avoir, il faut penser à la mort qui ravit tout. De plus, il n'est point d'expression capable de représenter le desespoir d'un homme que la mort enlève tout d'un coup, & qui tient à la terre par les liens les plus étroits : *O mors quam amara est memoria tua homini pacem habenti in substantiis suis.* *Le même.*

Eccli. 41.

Par quel motif on peut souhaiter la mort.

Quoi qu'il ne faille point souhaiter la fin de la vie pour ne plus souffrir : les souffrances par elles-mêmes ont la force de nous en empêcher ; de nous empêcher d'aimer ce qui n'a rien qui puisse nous plaire, & de tourner par conséquent toutes nos affections du côté des véritables biens, dont la jouissance ne scauroit être ni interrompue, ni troublée. Il ne faut pas vouloir cesser de vivre pour cesser de souffrir ; mais pour finir notre exil, & changer le lieu de notre bannissement en celui de notre patrie. C'a été de tout temps l'ambition des Saints, & elle doit être toute la nôtre. *Auteur moderne.*

Il y a peu de personnes qui ne soient surprises de la mort.

Je puis avancer sans outrer ce sujet, que de tant de Chrétiens qui vivent dans le monde, il y en a très-peu ou presque point, qui ne soient surpris de la mort ; & pour vous en convaincre, considérez qu'on ne meurt qu'en trois manières. 1°. On meurt d'un coup imprévu & d'une mort tout-à-fait subite ; dans un naufrage, dans une maison qui nous accable sous ses ruines, ou attaqué d'un malfoudain, qui éteint en un instant tous les principes de la vie. Or il est certain qu'on est surpris alors, & qu'on meurt sans préparation. 2°. On meurt d'une mort moins précipitée, mais toujours prompte ; c'est un sommeil létargique où vous tombez ; c'est un transport violent qui vous trouble ; la raison se perd, & l'on n'est plus à soi. Or ceux qui meurent de la sorte ne sont pas mieux préparés que les autres. 4°. Reste ceux qui meurent d'une mort lente, comme meurt la plus grande partie des hommes. Mais l'expérience fait voir que ces personnes espèrent toujours vivre quelque temps, & diffèrent presque toujours à se préparer, qu'on les avertisse qu'il faut mourir ; ce qu'on n'ose faire de peur de les effrayer : & en cet état, quelle préparation ? n'est-ce pas être surpris ? *Le même.*

La mort renferme des biens qu'il nous est utile de méditer, & je puis dire qu'elle-même est un bien qui mérite notre reconnaissance ; pourquoi n'en rendrions-nous pas grâces à Dieu, puisqu'elle nous ouvre l'entrée à la véritable vie ; que c'est par là que nous allons à Dieu, que nous passons des misères de cette vie aux joyes de l'éternité ? C'est refuser d'aller à Jésus-Christ que de craindre la mort qui nous rejoint pour jamais à Jésus-Christ. La mort guerit notre cœur de l'amour des choses d'ici-bas, & il y auroit peu de Chrétiens, qui ne missent leur affection dans les honneurs, & dans les richesses, si la méditation de la mort n'en découvrait la vanité. On s'arrêteroit dans les biens qui passent, si la mort ne rappelloit la pensée de ceux qui sont éternels & permanens. Elle produit encore d'autres effets ; car si nous sommes fideles à garder le dépôt de la foi, si nous évitons la vûe des choses qui pourroient dérober le cœur à Dieu, nous en sommes redevables à la crainte de la mort. Elle ne nous inspire pas seulement l'éloignement du péché, elle relève par une prompte conversion le Chrétien qui s'en est laissé surprendre ; elle parle dans son silence, & elle crie intérieurement aux pecheurs d'implorer la grâce par la sincérité de leurs regrets & de leurs larmes. Elle est enfin une source de bénédiction à qui la souffre avec un cœur généreux & soumis. Quelque inévitable qu'elle soit, l'humble obéissance avec laquelle nous la recevons, la rend volontaire, & par conséquent un principe de grâce pour nous. *Le même.*

Les biens & les avantages que produit la pensée de la mort.

Au milieu de mes jours, au plus fort de ma santé, au plus haut comble des honneurs, j'irai, disoit Ezechias, jusqu'aux portes du tombeau : *Ego dixi: In dimidio dierum meorum vadam ad portas inferi.* J'ai cherché le nombre des années qui peuvent me rester à vivre, & quelque longue course que je puisse me promettre, ne voyant qu'un intervalle bien court entre la mort & moi, j'ai dit : Le tissu de mes jours finira bientôt ; je serai retranché du nombre des vivans, comme la tente d'un pasteur que l'on porte d'un lieu à un autre ; à peine le fil de ma vie commencera-t-il à s'ourdir, que la trame en sera coupée du matin au soir. Dans ces réflexions j'ai élevé mes yeux vers vous, ô mon Dieu ! & je les ai sentis attenuez & défaillans à force de fixer leurs regards vers le ciel. Je souffre violence, répondez pour moi dans le jour de votre colere. Que dirai-je, quand les liens de mon ame rompus, l'exposeront avec toutes ses iniquitez à votre redoutable présence ? où me cacheraï-je, & comment fuirai-je de devant votre face ? Ah ! je repasserai les années de ma vie dans l'amertume de mon cœur ; j'entrerais d'avance dans la pourriture du tombeau, pour trouver quelque azile par l'humiliation de mon esprit dans le jour de la vengeance. Ainsi parloit le grand Roi Ezechias. *Le même.*

Bonnes solutions que nous fait prendre la pensée de la mort. *Isaïa 38.*

Il n'est rien de plus propre à consoler une ame juste dans ses peines, rien de plus capable de la mort.

Utilité de la pensée de la mort.

ble d'animer une ame penitente dans ses exercices, rien de plus puissant pour ébranler une ame endurcie dans ses desordres, que la pensée de la mort; mais sur-tout elle est souverainement efficace pour guerir la playe de l'orgueil, pour remplir l'ame de cette humiliation qui est le fondement de la penitence. Familiarisons-nous, pour ainsi parler, avec la pensée de la mort, pour nous la rendre moins terrible, quand elle viendra se présenter à nous; acceptons avec une humble soumission cette loi humiliante, comme un moyen de suppléer au défaut de notre penitence. *Le même.*

L'oubli du Ciel fait qu'on s'attache au monde & qu'on n'en sort qu'avec regret.

La plupart des hommes perdant le souvenir & l'amour de leur patrie, qui est le ciel, se fixent dans leur exil même, abusant de quelques consolations que la bonté de Dieu leur avoit laissées pour adoucir les amertumes de ce bannissement; ils s'y attachent comme à des ombres de cette félicité perdue, après laquelle ils soupirent encore, & s'arrêtant où ils ne doivent que passer, ils y font, dit Saint Bernard, autant d'établissements & de domiciles, qu'ils y trouvent de satisfactions & de plaisirs: *Tot in exilio mansiones facit homo, quot in eo delectationes invenit*: si bien que lorsque la mort vient pour les arracher du sein des créatures où ils se reposent, ils ne s'en séparent qu'avec une extrême violence; & comme ils ont renoncé aux prétensions légitimes qu'ils avoient au ciel, ils ne peuvent plus être touchés que du regret d'abandonner le monde. *L'Abbé du Jarry, dans le Sermon de l'Assomption, Tome second de ses Panegyriques.*

Les hommes se font un point d'honneur de mépriser la mort, qui est la peine & le châtement de leur orgueil.

Les hommes sont eux-mêmes les exécuteurs de l'arrêt de mort irrevocable prononcé contre eux; ils se font eux-mêmes une infinité de sorties étrangères & violentes du monde, que la nature ne leur a point ouvertes: non contents de cette multitude innombrable de maladies & de morts dont leurs corps font la proie; ils ont armé le fer, le feu & le poison contre eux, & portant l'orgueil jusqu'à son comble, ils ont mis leur gloire à mépriser cette mort même, sous les formes les plus horribles où elle se présente: de sorte que l'image de la mort que Dieu a mis devant les yeux de l'homme, comme un remède à la playe de son orgueil, est une ressource inutile contre cet orgueil de l'homme, assez insolent pour braver cette mort qui le terrasse & qui le brise. L'homme condamné à la

mort est une créature bien déplorable; demeurant superbe en se voyant assujéti à cette loi humiliante, il est un objet aussi digne de compassion que de risée; mais aveuglé jusqu'à ce point que d'avoir mis sa plus haute gloire à mépriser cette nécessité de mourir, qui le rend si vil & si méprisable, c'est à dire vrai, le comble de l'extravagance. *L'Abbé du Jarry, Sermon pour le Mercredi des Cendres.*

Tout orgueil me paroît aussi ridicule que criminel dans la pensée qu'il faut un jour mourir. A quelque degré d'élevation que puisse monter ce colosse brillant de la grandeur humaine, n'est-il pas réduit en poudre à ces foudroyantes paroles d'un Prophète à un Roi mourant; *mories tu, & non vives*. Superbe mortel, prend le vol comme un aigle, suis l'effor rapide de ton orgueil; place ton nid jusques dans les nuées, la mort t'aura bien te faire tomber de si haut! Aveuglé ambition, qui comme une mer enflée par les vents de toutes les passions que tu produis, élèves tes flots jusques dans les cieus, tu tomberas en un moment jusques dans le fond des abîmes, après avoir excitant d'orages, & de tempêtes, tes vagues écumanantes viendront s'arrêter contre ce grain de sable, où le doigt de Dieu a marqué les bornes des jours misérables de l'homme qu'ils ne passeront jamais, & les débris de tant de grandeurs & de puissances qui se sont brisées contre cet écueil, feront une leçon éternelle à tous les hommes, qui leur apprendra l'extravagance de leur orgueil. *Le même.*

La pensée de la mort doit humilier les hommes les plus fiers, & les plus superbes. 4. Regum c. 20.

O dernière separation, que tu es douloureuse & terrible! quelque fermeté & quelque grandeur d'ame que l'on aye, il faut que la nature fremisse quand elle sent venir ce coup fatal qui va separer ces deux parties qu'elle a si étroitement unies ensemble: *Sicine separat amara mors?* s'écrioit autrefois ce Prince malheureux sur le point d'être immolé par cette main impiroyable & meurtrière. O mort! est-ce ainsi que tu separes? O mort, que ton souvenir est amer, dit l'Écriture, lors même qu'on ne te considère que dans cet éloignement imaginaire où l'amour propre ne fait qu'entrevoir les traits horribles qui épouvantent les mourans! Helas! qu'est-ce donc lors que tu parois avec cet appareil effroyable qui t'accompagne? Ne nous flatons point, cet objet à de quoi jeter la terreur & la tristesse dans les ames les plus fermes. *Le même, Sermon de l'Assomption.*

Combien la mort confiderée nouvellement est terrible.

1. Regum 15.

# M O R T ,

## B O N N E E T M A U V A I S E .

Préparation à la mort; sentimens differens des Justes & des Pecheurs à la mort, &c.

### A V E R T I S S E M E N T .

O N a déjà averti dans le titre précédent que cette matiere est si vaste, que nous n'avons pu renfermer dans un seul Titre ce qui se peut dire dans un discours chrétien sur le sujet de la mort. C'est pourquoi après l'avoir considérée en general, & avoir recueilli ce que les bons Auteurs ont dit de son incertitude, de ses surprises, & d'où vient que la plupart des hommes en éloignent la pensée de leur esprit, quoi qu'ils ayent cet objet presque continuellement devant les yeux; nous traitons ici en particulier, de la bonne mort, de la préparation nécessaire pour bien mourir, de la vigilance qu'il faut apporter à se prémunir contre les surprises de la mort.

Tome II.

Lec 2